

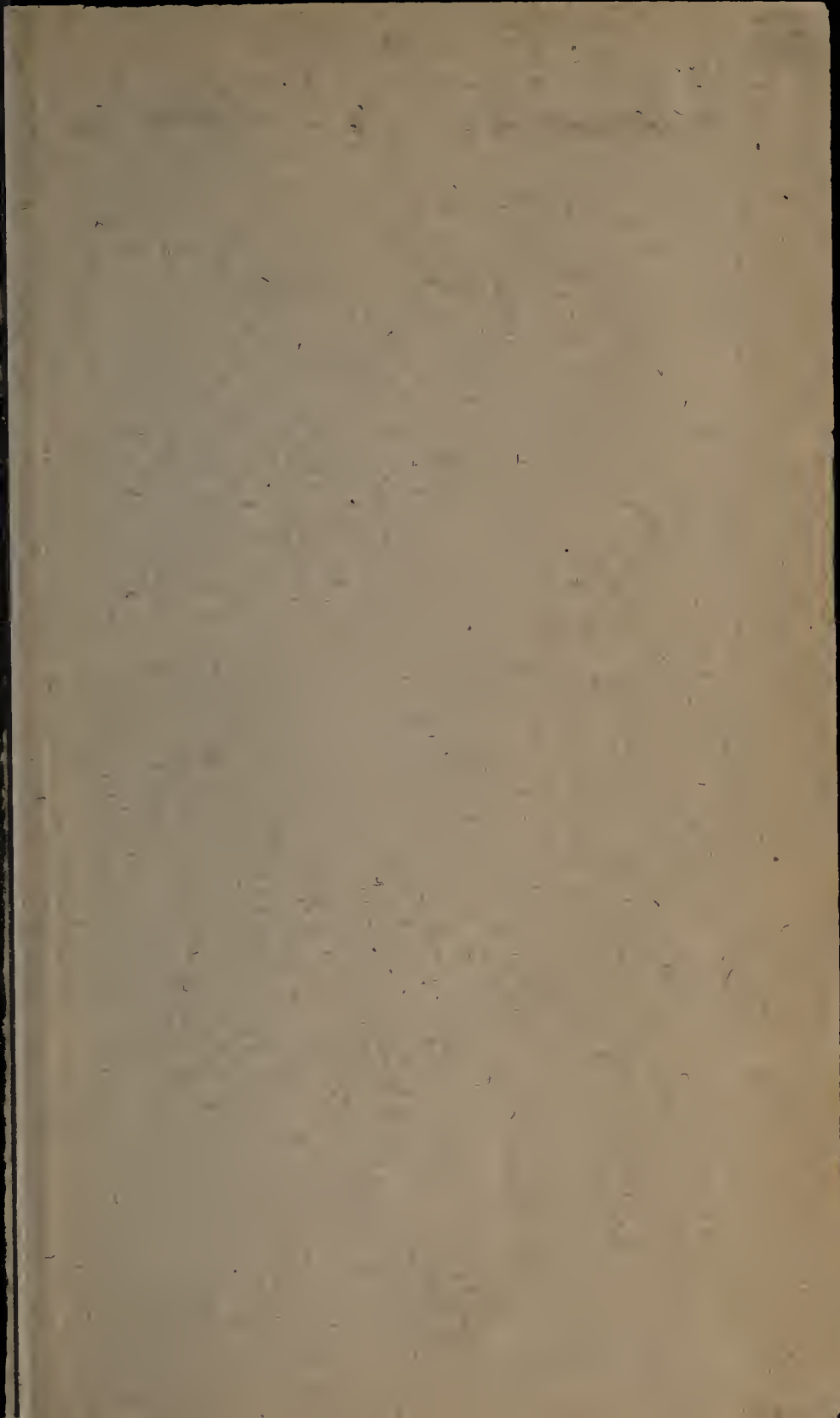
No. 5959-23

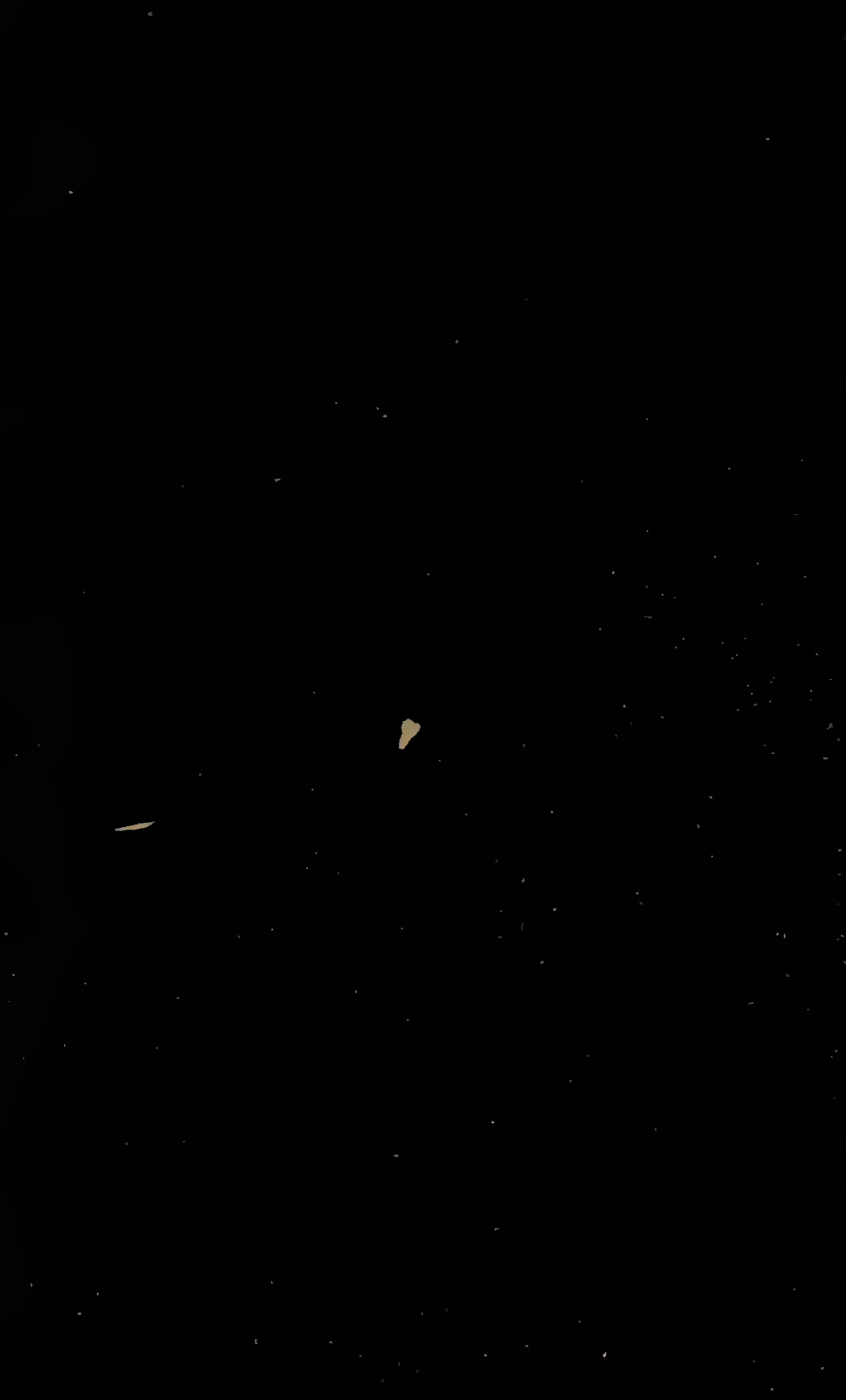


200. 5-9

GIVEN BY

Law Fund





CONFÉRENCE

SUR LA

GUERRE DU PARAGUAY

DU MÊME AUTEUR :

La Télégraphie militaire; par Théodore Fix, capitaine d'état-major, chargé, en 1868, de diriger les expériences du camp de Châlons. Brochure in-8°, avec figures.

Le Fusil de guerre, dialogue entre un jeune capitaine de la garde nationale mobile et un vieux capitaine de l'armée; par Théodore Fix, capitaine d'état-major. Brochure in-8°.

La guerre du Paraguay, par Théodore Fix, capitaine d'état-major. Un vol. in-8° avec cartes et plans.

CONFÉRENCES DU MINISTÈRE DE LA GUERRE
1869 - 1870

CONFÉRENCE
SUR LA
GUERRE DU PARAGUAY

PAR
M. THÉODORE FIX
CAPITAINE D'ÉTAT - MAJOR

Avec une carte.



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,
Rue et Passage Dauphine, 30.

1870

Traduction et reproduction réservées.

2^e série. — N° 8. ✓

CONFÉRENCE

SUR LA

GUERRE DU PARAGUAY⁽¹⁾

MESSIEURS,

En venant vous parler de la lutte dont l'Amérique du Sud est le théâtre depuis plus de cinq ans, je n'ai pas la prétention de faire, dans les limites du temps que comporte une conférence, un récit complet, ni même exact, d'événements sur lesquels un voile d'obscurité plane encore. Je veux seulement essayer de vous présenter un tableau d'ensemble, d'indiquer les causes et les origines du conflit et de retracer les faits militaires les plus remarquables auxquels il a donné lieu ; je veux enfin chercher à mettre en lumière les traits généraux et distinctifs de cette guerre véritablement étrange.

(1) M. le capitaine Fix a publié sur ce sujet un travail étendu dont cette conférence n'est que le résumé. (*La guerre du Paraguay. 4 vol. in-8°, avec cartes et plans, Paris, Tanera*).

I. Les États belligérants.

Les conditions politiques et sociales auxquelles sont soumis les États Sud-Américains ont influé d'une manière si directe sur la conduite et sur la marche des opérations, qu'il me semble indispensable de montrer d'abord, par un rapide résumé historique, quelle était devenue la situation des États belligérants, il y a six ans.

En 1810, ne vous effrayez pas de cette date, une révolution, dirigée par le parti des Indépendants de Buenos-Ayres, détacha de la monarchie espagnole l'ensemble des pays de la Plata. Les Indépendants, qui espéraient substituer leur domination à celle de la mère patrie, envoyèrent dans les chefs-lieux de toutes les provinces des députés chargés d'annoncer « la bonne nouvelle » et d'y porter en même temps l'invitation, ou plutôt la sommation, d'adhérer au nouvel état de choses qu'ils prétendaient établir.

Le capitaine général Bernard de Velasco gouvernait à cette époque le Paraguay, où les établissements des Jésuites avaient préparé les éléments d'une forte centralisation. Lorsque les députés de Buenos-Ayres arrivèrent à l'Assomption, Velasco, après avoir pris l'avis des notables, répondit que le Paraguay désirait entretenir de bonnes relations avec ses voisins, mais qu'il voulait rester fidèle à la métropole. Les Indépendants ne l'entendaient pas ainsi ; ils envoyè-

rent une petite armée contre les récalcitrants; elle fut battue, chassée, et Velasco alla avec ses soldats victorieux occuper Corrientes.

Là, le contact des républicains de fraîche date fit triompher des opinions qu'on eût vainement tenté d'imposer par la force, et, tout à coup, une députation paraguayenne conduite par un avocat, le Dr Don José Gaspar Francia, vint trouver Velasco et lui déclara qu'on avait assez de la domination espagnole et qu'on voulait aussi être libre. Velasco, abandonné de tous, céda. Le Dr Francia fut d'abord placé avec un collègue à la tête de la nouvelle république; puis, par une série de manœuvres habiles, alternativement perfides et violentes, il arriva à concentrer entre ses mains le pouvoir le plus absolu et le plus despotique qui fut jamais. Tandis que l'anarchie déchirait tous les autres pays de la Plata, le Paraguay restait dans le repos immobile que lui imposait un joug de fer. Francia était devenu successivement seul chef militaire, seul juge, seul administrateur, seul propriétaire, seul négociant. Se refusant à des relations avec l'étranger de quelque nature qu'elles fussent, il avait réussi à enserrer son pays dans un cercle de prohibitions et de défenses où il était aussi dangereux d'entrer qu'il était difficile d'en sortir.

En 1840, Francia fut trois jours sans paraître. Un audacieux se risqua à pénétrer dans sa chambre et le trouva mort. Autour de lui, pas un re-

gistre, pas un dossier, pas une lettre ; pendant plus de vingt-cinq ans, il avait conduit la machine gouvernementale rien qu'à l'aide de sa prodigieuse mémoire. Telle était la terreur de son nom, que de longues années après sa mort, on n'osait encore le prononcer et qu'on disait : *le défunt*.

Bientôt après lui (1844) Don Carlos Antonio Lopez arriva au pouvoir : même tendances, mêmes moyens, mêmes résultats. Il faut cependant rendre à Lopez 1^{er} cette justice, qu'une certaine humanité tempéra son despotisme, qui au moins fut intelligent et raisonné. Le bannissement remplaça la mort, et à l'arbitraire se joignirent l'économie et l'ordre. L'état militaire respectable que Francia avait créé en appliquant les principes prussiens, fut régularisé et augmenté ; la navigation à vapeur fut développée, le commerce intérieur même put pénétrer au Paraguay. Lopez 1^{er} observait d'un œil attentif les prétentions que Buenos-Ayres, en soulevant d'incessantes questions de limites, entretenait toujours ; il prévoyait un conflit et s'y préparait, mais l'évitait de tout son pouvoir.

Il mourut en 1862, au bout de vingt et un ans de règne, après avoir désigné son fils pour lui succéder. Le congrès était trop bien appris et trop désireux d'éviter à sa patrie les convulsions et les secousses dont souffraient en pareil cas les autres républiques de l'Amérique du Sud, pour s'opposer à ce vœu. Don Francisco Solano Lo-

pez fut élu. Voyageur, soldat, diplomate, il comprit que tôt ou tard l'esprit moderne aurait raison de l'isolement obstiné d'un petit peuple d'un million d'âmes et que, sous peine de périr, il fallait donner de l'expansion au Paraguay. Le Paraguay, seul des États de l'Amérique du Sud, n'a pas un lambeau de côte; son ennemi Buenos-Ayres lui barre les bouches de la Plata; c'est de celles-ci qu'il fallait se rendre maître.

Un trésor bien garni, une armée excellente, une flottille, des fonderies, des arsenaux regorgeant de munitions, un peuple habitué à une obéissance passive, mettaient la force du côté du jeune président. Il avait en face de lui des États dévorés par une anarchie demi-séculaire, dont la population, dix fois plus nombreuse il est vrai, était répandue sur d'immenses espaces, et qui n'avaient, sauf le Brésil, ni flotte ni armée. Solano Lopez prit à son service des officiers de fortune, appela des ouvriers anglais, multiplia ses agents à l'étranger, recruta des amis et, en attendant une occasion, donna au *Semanario*, seul journal du pays, un ton de menace belliqueuse. Au Brésil, comme ailleurs, on crut qu'il jouait au soldat. Cette illusion ne devait pas tarder à tomber.

Bien différente était la situation de la Confédération Argentine.

En 1810, les envoyés de Buenos-Ayres avaient trouvé dans la plupart des provinces les mêmes sentiments hostiles qu'à l'Assomption et

deux partis s'étaient aussitôt dessinés : les *Centralistes* ou *Unitaires* issus du parti des Indépendants, et les *Fédéralistes* ou *Fédéraux* qui veulent l'autonomie absolue des divers Etats ou, tout au moins, la translation successive du siège du gouvernement fédéral dans chacun d'eux. On peut juger de la valeur de cette prétention, en comparant la Rioja enfoncée au pied des Andes Chiliennes et peuplée de 4,000 habitants avec Buenos-Ayres, qui en a 150 mille et qui est la capitale d'un Etat de 400 mille âmes. Une guerre civile sanglante, conséquence de cette situation, dura jusqu'en 1831; de 1831 à 1851, Rosas, le digne émule de Francia, occupa la présidence et courba sous le joug le plus dur des pays où son nom est encore exécré. En 1851, le gouverneur de la riche et fertile province d'Entre-Rios, le général Urquiza leva l'étendard de la révolte, battit les généraux de Rosas, puis Rosas lui-même et le força à la fuite. Urquiza, salué alors comme un libérateur, acquit une popularité immense, et vous verrez quels embarras a causés aux alliés ce personnage considérable qui n'a aucunement dissimulé pendant la guerre ses sympathies pour le dictateur du Paraguay. Après la victoire, il fut aussi mauvais politique qu'il s'était montré brave soldat, et il fallut trois ans pour que le lien fédéral arrivât à être définitivement noué, encore est-il sans cesse relâché par des révoltes. En 1862, Don Bartolomeo Mitré, homme distingué par ses

talents politiques, arriva au siège présidentiel. C'est lui qui, pendant les trois premières années de la guerre, a eu le commandement en chef des alliés en vertu d'une convention dont il sera question plus tard.

Les Argentins sont des républicains convaincus, issus de sang espagnol; ils ont donc un double motif pour ne pas aimer le Brésil, qui est un empire formé par la race portugaise. Comme en 1810, ils avaient éprouvé à Montévideo le même échec qu'à l'Assomption, ils nourrissaient contre les républicains de la Bande Orientale de l'Uruguay, les mêmes rancunes que contre le Paraguay, rancunes entretenues par de longues guerres et fortifiées par leur jalousie contre les possesseurs d'un port magnifique situé en face du leur, dans l'estuaire de la Plata.

La révolution de 1810 avait plongé tout d'abord dans les discordes civiles l'Uruguay, que l'on nomme aussi république de la Bande Orientale, et au bout de quelques années, le Portugal, qui n'avait pas encore perdu ses colonies d'Amérique, s'en empara. En 1823, l'Uruguay passa au pouvoir du Brésil, devenu indépendant, puis s'en sépara à la suite d'une guerre de quatre ans, qui ne contribua pas peu à aviver sa haine contre son puissant voisin. Deux factions se disputèrent alors le pouvoir à travers de continuels déchirements intérieurs : les *Colorados*, représentant

l'élément national ou gaucho, les *Blancos* représentant les grands propriétaires fonciers.

En 1854, le général Venancio Florès, chef des Colorados, brillant soldat, fut élu président. Il ne jouit pas longtemps de son élévation. Un beau jour, une bande de jeunes gens l'enleva dans son propre hôtel et l'embarqua de force pour Buenos-Ayres. Ce « pronunciamento de la glorieuse nation orientale », pour me servir des expressions employées en pareil cas, ramena les Blancos au pouvoir. Ils y restèrent jusqu'en 1864, témoignant en toute occasion leur mauvaise volonté au Brésil, dont il me reste à dire quelques mots.

L'empire du Brésil est régi par des institutions constitutionnelles ; cependant on peut dire que les provinces qui le composent ne sont qu'une fédération d'États retenus par un lien de couleur monarchique. Il a surmonté heureusement bien des crises, et quoiqu'il ait à traverser encore la plus pénible de toutes, l'abolition de l'esclavage, la prépondérance qu'il s'est assurée dans l'Amérique du Sud lui a suscité la jalousie de ses voisins moins favorisés.

Avant la guerre, le bien-être dont il jouissait l'avait plongé dans une nonchalante confiance ; une marine de guerre peu en harmonie avec les progrès modernes, une armée réduite à quatorze mille hommes disséminés sur un immense territoire, deux cent mille hommes de gardes na-

tionales n'existant que sur le papier, telles étaient les seules ressources dont une nation de six millions d'âmes pouvait disposer au début de la guerre.

Je me suis étendu un peu longuement sur le passé des États Sud-Américains, afin de bien préciser l'antagonisme et les rivalités qui les divisaient et afin de mieux faire ressortir par là la force des raisons qui ont déterminé trois de ces États à s'unir contre le quatrième. Quant aux causes, ou plutôt aux prétextes de la guerre, il faut les chercher dans les troubles de l'Uruguay qui amenèrent successivement l'intervention du Brésil et du Paraguay. Comme c'est une affaire très-embrouillée, j'aurai quelque peine à la résumer avec une clarté suffisante.

II. Les origines de la guerre et la triple alliance.

La frontière entre la province de Rio Grande do Sul, la plus méridionale du Brésil, et l'Uruguay, a toujours été mal tracée. Un grand nombre de *Fazendeiros* brésiliens (on nomme ainsi de grands propriétaires éleveurs), resserrés au nord, s'étaient successivement établis sur ce terrain mal défini et y avaient formé avec leurs familles et leurs serviteurs, une colonie de plus de trente mille personnes. En 1828, ils avaient passé sous la domination de la République orientale, espé-

rant que l'incertitude des limites leur créerait une indépendance relative. Ils s'étaient placés, au contraire, dans une situation qu'un proverbe trivial pourrait très-bien caractériser. Le parti blanco, maître du gouvernement de Montevideo, par la chute de Florès, les accabla de vexations, autant par antipathie de race que par haine contre leurs allures aristocratiques, et bientôt les Fazendeiros cherchèrent un appui parmi leurs parents et leurs amis du Rio Grande.

Sous la pression de ces derniers, le cabinet de Rio de Janeiro se décida à faire faire des représentations au président Aguirre de l'Uruguay ; aussitôt les Blancos reprochèrent au Brésil de reprendre ses anciennes et injustes prétentions sur leur pays. Sur ces entrefaites, Carréras, ministre d'Aguirre, fit massacrer des Colorados qui avaient capitulé à Quinteros. Florès entend de Rio de Janeiro les cris de détresse de ses concitoyens, part presque seul, débarque dans l'Uruguay au nord du Rio Negro, recrute des partisans, prend le titre de *Libertador*, remporte quelques avantages et parvient à tenir la campagne.

Son audacieuse entreprise excita une grande colère chez les Blancos. Comme ils savaient que Florès, pendant son séjour à Buenos-Ayres, s'était lié d'amitié avec le président Mitré, qu'il avait entretenu des intelligences avec les Fazendeiros, ils prétendirent que Mitré et le Brésil fomentaient la guerre civile, et ils poussèrent

jusqu'à la dernière cruauté leurs vexations et leurs violences contre les propriétaires brésiliens. Alors les parents et amis de ceux-ci, les Rio-Grandésiens déclarèrent à Rio de Janeiro que si le Brésil n'intervenait pas d'une manière efficace, ils se chargeraient eux-mêmes de défendre leurs compatriotes opprimés.

Le gouvernement impérial eut donc la main forcée, car il ne méconnaissait pas le danger de l'initiative indépendante prise par une province. D'une part, il ordonna la formation dans le Rio Grande d'un corps d'observation sous les généraux de milice Netto et Cannavaro; de l'autre, il envoya à Montevideo le conseiller d'État Saraïva pour représenter au président Aguirre qu'il jouait gros jeu, et fit appuyer son ambassadeur par la présence de plusieurs navires de guerre sous les ordres de l'amiral Tamandaré.

Les premières négociations semblèrent devoir aboutir, car tous les résidents étrangers joignirent leurs représentations à celles du ministre brésilien, auquel ses instructions prescrivaient d'ailleurs d'éviter soigneusement tout rapport direct avec Florès; le Brésil ne voulait pas être accusé d'ingérence dans les affaires intérieures de l'Uruguay. Cependant, comme la sécurité des Fazendeiros dépendait du rétablissement de la paix publique, un projet de convention entre Aguirre et Florès fut dressé et porté à ce dernier par les chargés d'affaires anglais et argentins. C'était un

échec pour le parti blanco, qui s'indigna, démentit les promesses du président Aguirre, força les deux intermédiaires à fuir à Buenos-Ayres et tourna toute son irritation contre le Brésil. Celui-ci signifia alors à Montevideo son ultimatum. Aguirre le repoussa fièrement, et entama une série d'actes de violences et d'insultes ; les conventions avec le Brésil furent publiquement brûlées et foulées aux pieds ; aussitôt les troupes impériales entrèrent dans la Bande Orientale ; en même temps l'amiral Tamandaré s'avancait jusqu'à hauteur de Paysandu, forçant, chemin faisant, la seule corvette de guerre de la République Orientale, *la Villa del Salto*, à se faire sauter. Aguirre, afin de faire face aux dangers intérieurs et extérieurs, chercha des alliés ; il s'adressa au président du Paraguay. Lopez, qui avait déjà signifié au Brésil qu'il ne permettrait pas qu'on intervînt directement dans les affaires d'une république alliée, déclara qu'il était prêt à agir. En même temps, les gauchos des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes se rassemblèrent, se déclarèrent en faveur de l'Uruguay, et Urquiza entra en pourparlers avec Lopez, pour lui concéder le passage à travers le territoire des Missions.

Vous voyez cette longue bande de terre, jadis fertile, aujourd'hui dépeuplée et déserte qui s'étend entre les deux fleuves ; c'était une barrière entre le Brésil et le Paraguay. De même

qu'il dépendait de la Confédération Argentine de l'ouvrir, de même celui qui en violerait la neutralité devait se faire un ennemi de la Confédération.

Pendant ce temps, Florès, exaspéré par le meurtre de son fils envoyé en parlementaire, faisait de nouveaux efforts ; il était arrivé à Paysandu et mettait le siège devant cette ville, au mois de décembre 1864. Les troupes brésiliennes, composées en partie de volontaires Rio Grandésiens sous Netto et Cannavaro et de bataillons réguliers, sous Osorio et Menna Barreto, avaient ordre de le rejoindre. Elles comptaient tout au plus huit mille hommes et ne marchaient qu'avec une extrême lenteur, car elles avaient aussi à observer les forces orientales postées sur le Rio Negro et couvrant la capitale. La ville de Paysandu, bravement défendue par le colonel Leandro Gomez, fut prise, le 31 décembre 1864, après un combat qui ne dura pas moins de cinquante-deux heures, et grâce à la coopération de la flotte et de quelques bataillons réguliers brésiliens. Je n'ai pas à m'étendre sur les divers épisodes du siège de cette place, composée de carrés de maisons défendus les uns après les autres avec une tenace énergie ; je citerai seulement deux anecdotes.

Pendant une trêve, un navire, sous pavillon italien, aborda ; ostensiblement il ne portait que des secours pour les blessés et de pieuses sœurs

de charité : en réalité, il était chargé de poudre et de munitions de guerre.

Après la prise, Léandro Gomez, cherchant à s'enfuir sous un costume d'emprunt, fut fait prisonnier par les Brésiliens; il demanda à être remis aux Colorados, auxquels il se fiait comme à des compatriotes : les Colorados le fusillèrent impitoyablement.

A l'époque du siège de Paysandu, de graves événements dont il me tarde de parler, arrivaient du côté du Paraguay; mais je crois devoir auparavant achever de dire comment le général Florès et son parti rentrèrent au pouvoir. L'armée combinée des Brésiliens et des Colorados marcha sur Montevideo, mais ne parut devant cette capitale qu'au mois de février 1865. Pourquoi cette lenteur? Les Brésiliens se souvenaient que du temps d'Oribe et de Rosas, le siège avait duré neuf ans;—Montevideo est bâtie sur un promontoire entouré de trois côtés par la mer et difficilement abordable du quatrième; — ils craignaient de voir apparaître sur leurs derrières les Correntins, malgré les efforts de Mitré pour les retenir dans la neutralité; ils craignaient surtout que Lopez, dont la nombreuse armée campait sur le Parana, n'entrât dans l'Uruguay, et ils voulaient, avant d'employer la force, que des événements politiques leur eussent préparé les voies. Leur calcul était juste; le dernier effort d'Aguirre fut de lancer des proclamations incen-

diaires et d'envoyer dans le Nord une expédition qui répandît la terreur dans le Rio Grande do Sul. Puis, se voyant déçu du côté de Lopez, qui ne voulait pas encore traverser les Missions, blâmé par les consuls, abandonné de la population, il s'enfuit avec son ministre Carreras. Florès entra alors à Montevideo, et proclamé provisoirement président, il conclut aussitôt, avec le Brésil qui l'avait rétabli, un traité d'alliance.

Le Brésil avait dans le principe attaché si peu d'importance aux manifestes et aux menaces de Lopez, que son envoyé était resté tranquillement à l'Assomption. Cependant le prétexte que cherchait Lopez était trouvé ; la guerre éclatait. Le 13 décembre 1864, c'est-à-dire au moment où les premiers volontaires du Rio Grande apparaissaient devant Paysandu, le président du Paraguay chasse l'envoyé brésilien, fait jeter en prison le gouverneur du Matto Grosso, qui passait à l'Assomption, saisit le paquebot brésilien *Marquez d'Olinda* sur lequel le gouverneur était embarqué et prend les valeurs qu'il trouve à bord ; le même jour, il embarque six mille hommes commandés par le général Barrios, sur une flottille qui remonte le Paraguay ; Barrios s'empare du port de Nova Coïmbra presque sans défense, capture ou coule les bateaux brésiliens qu'il rencontre, occupe Albuquerque, Miranda, Corumba et se trouve maître, en janvier 1865, de tout le sud de l'immense province de Matto Grosso ; il

la déclare province paraguayenne sous le nom de haut Paraguay, la rançonne et y proclame l'émancipation des noirs, qu'il excite à la révolte contre leurs maîtres.

A l'Assomption, Lopez se dispose par d'énergiques mesures à poursuivre ses agressions violentes ; il décrète que la guerre est d'intérêt public ; il se fait décerner le titre de maréchal et de dictateur suprême ; il envoie des agents dans toutes les capitales, sollicite le secours de la Bolivie, cherche à contracter en Europe un emprunt de vingt-cinq millions ; il arme la population, concentre à Itapua un corps de vingt mille hommes sous le général Roblès, en tient vingt mille disponibles dans les camps d'Humaita et de Cerro-Léon, en organise vingt mille autres en réserve, et insiste pour obtenir le passage à travers les Missions. C'est après de tels préparatifs, avec de telles forces et armé d'un pouvoir discrétionnaire qu'il va entrer en ligne.

Vous avez été certainement surpris que Lopez avec une supériorité militaire aussi incontestable, soit allé envahir la lointaine province de Matto Grosso au lieu de fondre sur les Brésiliens attardés dans l'Uruguay ; cependant sa conduite est à la rigueur explicable. On peut supposer qu'il voulait donner de la confiance à ses troupes par la hardiesse d'un coup de main qui devait immanquablement réussir ; il espérait peut-être que le Brésil se laisserait entraîner à la guerre dans des

parages lointains, situés à trois mois de marche de Rio de Janeiro ; il songeait à se lier à la Bolivie ; il comptait flatter les sentiments hostiles des républicains de Buénos-Ayres contre le Brésil, et se ménager par là l'alliance de la Confédération qui tolérerait qu'il s'emparât plus tard de l'Uruguay. Quoi qu'il en soit, vous comprenez maintenant l'indignation du Brésil et les prompts efforts qu'il dut faire pour mettre son armée et sa flotte sur un pied respectable ; les volontaires de la patrie, troupe analogue aux volontaires de l'Amérique du Nord, furent créés ; on construisit et acheta ces navires cuirassés dont vous avez pu voir les modèles à l'exposition universelle de 1867.

A partir de cet instant, les événements se précipitent. Paysandu est pris, Montevideo vient de tomber, Mitré maintient fermement la neutralité de la Confédération, Lopez est tellement compromis qu'il ne peut plus hésiter, et il ne ménage plus rien. Le 14 avril 1865, c'est-à-dire environ deux mois après la chute de Montevideo, les Paraguayens passent le Parana sur trois points, s'étendent dans tout le nord de la province de Corrientes, s'emparent de la ville de ce nom, y saisissent deux des trois seuls navires de guerre que possédaient les Argentins et établissent un gouvernement provisoire. Ce coup hardi donnait à Lopez une excellente base d'opérations, portait la guerre sur le territoire étranger, qui devait désormais nourrir les envahisseurs, il ré-

pandait la consternation dans toute l'Argentine, mais il scellait la triple alliance.

A Buenos-Ayres, il y eut presque une révolution tant l'indignation y fut grande, et la foule en fureur se porta devant l'hôtel de la présidence. Mitré, qui disposait à peine de trois mille hommes et d'un seul navire, dont le nom était d'un augure peu favorable, *le Garde National*, sut calmer les vociférations d'un mot. Il parut à son balcon et dit : « Dans trois jours au rassemblement, dans trois semaines en campagne, dans trois mois dans la capitale de l'ennemi ! » C'était un homme de trop de bon sens pour croire lui-même à son emphatique prédiction.

Dès que le territoire argentin eut été violé et envahi, le vieil Urquiza, âgé de plus de 80 ans, accourut à Buenos-Ayres ; il renia son ancienne amitié pour Lopez et, il demanda, afin de marcher le premier contre lui, disait-il, le commandement de l'avant-garde de l'armée. Vous verrez quel fond on pouvait faire sur sa parole.

Quinze jours plus tard, le 1^{er} mai 1865, la triple alliance était signée à Buenos-Ayres, entre les plénipotentiaires du Brésil, de l'Uruguay et de la Confédération, et les clauses en devaient rester secrètes. Voici celles qu'il importe de connaître pour l'intelligence de ce que je me propose de vous raconter.

Le commandement appartiendra à la nation du territoire

ou la plus voisine du territoire sur lequel auront lieu les opérations.

Voilà pourquoi le président Mitré fut investi du commandement supérieur.

Les forces de mer seront directement à la disposition du Brésil.

Le Brésil seul avait une flotte.

Le but de l'alliance est le renversement de Lopez et respecte l'indépendance et l'intégrité du Paraguay.

Les Alliés s'engagent à ne jamais négocier avec Lopez et à ne conclure, avant que le but de la guerre soit atteint, aucun traité, aucune convention y relative et à n'agir que d'un commun accord.

Il sera formé une légion d'exilés paraguayens.

Enfin le dernier article fixait les bases du règlement des limites avec le Paraguay, et les Alliés se faisaient naturellement la part du lion.

Il était plus facile de promettre quarante-cinq mille Brésiliens, vingt-cinq mille Argentins et quinze cents Orientaux, au total soixante et dix mille hommes, que de les fournir; de dresser un plan de campagne, que de l'exécuter, de s'engager à renverser Lopez que de le faire. La nature du pays allait aussi présenter d'immenses obstacles aux alliés; je vais tâcher de vous en donner une idée en quelques mots.

I. Les Marches.

Voici le fleuve Parana (1) ; c'est un des plus grands du monde ; malgré sa largeur, qui dépasse souvent une lieue, il n'est aisément navigable, pour les grands navires de quatre à cinq mètres de tirant d'eau, qu'en janvier et février, à cause des chutes, des rapides qui l'obstruent.

L'Uruguay, moins puissant, présente avec lui une grande analogie.

Le Paraguay a un chenal plus étroit que le Parana, mais plus profond ; il est remarquable par le régime de ses eaux et par l'immense quantité de lagunes qu'il inonde.

Les forêts et les marécages du Gran Chaco, que le Paraguay laisse à sa droite, sont impraticables et presque inconnus, et les plaines basses qu'ils recouvrent sont sujettes à des inondations subites.

L'Entre-Ríos est une plaine ondulée sillonnée de rivières, le Corrientes une plaine absolue coupée de marais, dont le plus grand, la lagune de Ibera, a 700 lieues carrées de surface et n'a jamais été traversé. Le territoire des Missions est au contraire accidenté et boisé.

Le Paraguay est parcouru dans sa longueur par une chaîne de montagnes, et il présente, dans sa

(1) Une carte murale a été dessinée pour l'intelligence u récit.

partie sud, une grande analogie avec la partie nord du Corrientes et des Missions. Vers le confluent des fleuves, les inondations d'hiver produisent des courants d'eau qui se rencontrent ; il en résulte des dépôts de limon qui, s'élevant peu à peu, ont fini par produire des renflements de terrain couverts de végétation, sur lesquels sont établies les chaussées suivies par les habitants et les voyageurs.

Le climat est souvent pluvieux, et pendant les chaleurs, des orages subits inondent le pays.

Vous me croirez facilement si je vous dis que les cartes manquent, et que celle-ci est bien plus étendue qu'exacte. Mais il est fort remarquable que toutes les cartes, tous les livres faits antérieurement à la guerre par les voyageurs qui ont visité le Paraguay, laissent absolument sans description satisfaisante la partie sud du pays, si intéressante au point de vue de sa défense. On reconnaît là le contrôle des dictateurs.

Voici maintenant les résolutions prises par les généraux alliés. A gauche, les contingents argentins, appuyés par la flotte, devaient remonter la rive droite du Parana, tandis qu'Urquiza rassemblerait ses gauchos ; à droite les Orientaux et les Brésiliens remonteraient l'Uruguay, passeraient le Parana à Candellaria, et marcheraient sur l'Assomption en tournant la forte position d'Humaita. En attendant l'exécution de ce plan, on convint de former un grand camp d'in-

struction à Concordia, pour y concentrer et y exercer les recrues, et de se borner à tenir la campagne au moyen de détachements et avec l'intention bien arrêtée de ne se laisser entraîner à aucune affaire sérieuse. Mais ce n'est pas tout que de rassembler des hommes, de les armer et de les organiser tant bien que mal en compagnies et bataillons ; il faut les solder, les habiller et les nourrir, soigner et transporter les malades et les blessés. Or rien n'était prêt, il fallait tout créer à la fois, tout faire venir, et Dieu sait de quelle distance ! En attendant, on usait des ressources du pays, charrettes à bœufs, chevaux sauvages, viande séchée, etc. ; on appelait des médecins de tous côtés ; on confiait les fournitures à des entrepreneurs, sans compter ; on cherchait à inculquer les règles de la discipline à des troupes qui n'avaient confiance qu'en leur bravoure. Ceux qui ont une idée de l'étrange chaos d'où est sorti la magnifique armée fédérale au commencement de la guerre de la Sécession, se figureront ce qu'était Concordia, surtout en tenant compte des habitudes laborieuses et actives des hommes du Nord et du tempérament nerveux et indolent des Sud-Américains.

Cette concentration qui avait pour but la formation d'une armée homogène, ne faisait pas le compte de Lopez, et il résolut de la troubler. Le général argentin Paunero était à Bella-Vista avec deux mille hommes. Lopez répand le

bruit que Roblès, son général, va se retirer sur Très-Bocas, les trois bouches par lesquelles le Paraguay se jette dans le Parana, et, tandis qu'il espère provoquer Paunero à dessiner un imprudent mouvement offensif, il fait partir deux corps, l'un d'infanterie qui s'avance lentement, l'autre de cavalerie, destiné à couper la retraite aux Argentins. Les Paraguayens arrivent à Bella Vista, mais.... ils n'y trouvent personne. Paunero a éventé le piège, il s'est embarqué sur la flotte avec ses troupes et, rendant ruse pour ruse, a remonté le fleuve jusqu'à Corrientes qu'il devine avoir été dégarnie, s'en empare après un combat de peu d'importance et ne s'en retire que le lendemain, en emmenant des vivres, des prisonniers, des canons, et seulement lorsque les Paraguayens accourent de toutes parts.

Ce brillant coup de main (25 mai 1865) acheva de convaincre Lopez qu'il devait se presser d'agir, et il s'y prépara de plusieurs côtés à la fois.

Vingt bâtiments brésiliens étaient embossés devant l'embouchure du Riachuelo et paralysaient les mouvements de Roblès dans l'intérieur du Corrientes, en menaçant ses communications. Le 11 juin, à la pointe du jour, l'escadre brésilienne voit venir à elle huit vapeurs et six canonnières, qui la tournent et l'attaquent en aval. En même temps des batteries de rivage, construites pendant la nuit, se démasquent et ouvrent le feu. Dans ce grand péril, le commandant du seul cuirassé

que possédât la marine impériale, usant de la supériorité d'évolutions de son navire, se lança à toute vapeur sur l'escadre paraguayenne, et, abordant successivement quatre bâtiments ennemis par le travers, les coula tous les quatre du choc. Après un combat de dix heures, acharné, sanglant, les Paraguayens battirent en retraite ; ils avaient subi des pertes cruelles et perdu dix bâtiments sur seize. Ce fut la seule action militaire considérable de la marine paraguayenne, qui dans la suite ne reparut plus en aval d'Humaïta. C'est au Riachuelo qu'on vit pour la première fois sortir de terre, comme par enchantement ces épaulements, ces batteries, dont le dictateur fit par la suite un si habile et si fréquent usage. Quant à la flotte brésilienne, elle fut aussi fort maltraitée.

A la même époque, le 10 juin, douze mille hommes partaient de Candellaria, traversaient le territoire des Missions, entraient dans le Rio Grande do Sul, s'emparaient de la ville de San Borjé, qu'ils pillaient et battaient un détachement brésilien à Roja. Quant aux généraux Netto et Cannavaro, ils tenaient prudemment leurs milices rio-grandésiennes hors de la portée d'un ennemi bien discipliné et avec lequel ils n'osaient pas se mesurer. Deux provinces brésiennes, le Matto Grosso et le Rio Grande, une province argentine, le Corrientes, étaient donc envahies par l'ennemi.

Un fait qui se passa à Concordia à la même époque montrera bien avec quelles difficultés les Alliés étaient aux prises. Les généraux apprirent inopinément que les cavaliers irréguliers de l'Entre-Rios, campés non loin de là, travaillés par les émissaires de Lopez, se mutinaient et se dispersaient. Urquiza, alors à Concordia, cria, s'indigna et partit, promettant qu'il aurait bientôt ramené les mutins dans le devoir; il ne reparut plus, soit trahison, soit impuissance. En tout cas on ne fut pas fâché d'être débarrassé de lui.

Florès prit aussitôt le commandement de l'avant-garde, composée de 5,000 hommes, et se dirigea vers le nord avec l'intention de se relier à gauche avec Paunero, à droite avec Cannavaro. Le gros de l'armée ne se sentait pas encore en mesure de tenir la campagne. Chemin faisant, Florès apprend qu'une forte colonne ennemie descend la rive droite de l'Uruguay; il croit que ce sont toutes les forces paraguayennes et il se hâte d'appeler Paunero à son secours; voici ce qui était arrivé :

Lopez désespérant de percer le long du Parana, n'osant pas s'enfoncer profondément dans le Rio Grande, avait fini par céder aux sollicitations des Blancos qui l'appelaient à Montevideo. Il avait dirigé le colonel Estigarribia, avec 7,000 hommes, le long de la rive gauche de l'Uruguay, et le major Duarte, avec 4,000, le long de la rive droite. Ces deux officiers devaient se tenir en commu-

nication au moyen de bateaux, opérer leur jonction à Uruguayana, puis soulever la République Orientale. Ils arrivèrent, marchant de concert, jusqu'à la hauteur du Yatahi. Cannavaro s'était borné à observer Estigarribia, marchant parallèlement à lui, réservant ses forces et ne voulant pas s'exposer à une défaite. Quoique les événements eussent prouvé la sagesse de sa conduite, on ne l'en fit pas moins passer, quelque temps après, devant un conseil de guerre.

Paunero, au premier appel de Florès, était accouru ; les deux généraux, à la tête de huit mille hommes, attaquèrent les quatre mille hommes de Duarte, retranchés sur une hauteur derrière le Yatahi, et, après un sanglant combat, les détruisirent presque complètement. Des prisonniers, des canons, des drapeaux, des bagages et quarante grandes pirogues prises à Restauracion, furent les trophées des vainqueurs (17 août 1865).

Estigarribia, à la nouvelle de ce désastre, se jette dans Uruguayana et s'y fortifie; mais, n'étant plus maître du fleuve, il va bientôt se trouver à bout de munitions et de vivres, si Lopez ne vient pas à son secours. Florès s'est relié à Cannavaro, Mitré accourt de Concordia avec mille hommes, Porto-Alègre s'avance avec un corps nouveau de Rio-Grandésien et bientôt quinze mille hommes bloquent Estigarribia. Quant à la flotte, elle ne put faire franchir les rapides du Salto que par deux canonnières.

Alors pour la première fois, des dissentiments se manifestèrent entre les généraux alliés, et il fallut que l'empereur Don Pedro, auquel le commandement revenait de droit, puisqu'on était sur le territoire brésilien, arrivât pour les faire cesser. Il avait franchi quatre cents lieues à franc étrier.

La position d'Estigarribia n'était plus tenable; mourant de faim, sans munitions, abandonné par Lopez, il se rendit à discrétion le 17 septembre 1865. Les Brésiliens purent juger par les registres, les papiers tombés en leur pouvoir, que l'organisation militaire de l'ennemi était beaucoup plus parfaite que la leur et due à l'ingérence évidente d'officiers européens.

Lopez avait éprouvé un échec complet et perdu dix mille hommes; il devait renoncer à l'espoir d'arracher l'Uruguay à l'alliance et de le retourner contre elle; il lui fallait se résoudre à une guerre défensive, mais il comprit bien vite les avantages qu'il en pouvait tirer.

Son autorité était illimitée, l'esprit de la nation était surexcité; le passage du Parana était une opération dangereuse et difficile; au delà de ce fleuve, des fortifications redoutables avaient été préparées de longue main; la supériorité que le Brésil puisait dans sa flotte serait balancée par les difficultés que l'art et la nature opposeraient à la navigation; les Alliés opéreraient à une distance énorme de leur base; enfin il

pouvait compter encore sur les Fédéralistes dans la Confédération , sur les sympathies d'Urquiza, sur les Blancos de l'Uruguay ; même au Brésil il avait des amis. Si dans son pays il parvenait à infliger un désastre aux Alliés, c'en était fait de l'alliance, et l'avenir lui appartiendrait encore tout entier.

Par suite de l'invasion du Rio Grande, les alliés avaient modifié leur plan primitif ; effrayés des difficultés qu'offrirait, depuis Itapua jusqu'à l'Assomption, une contrée montagneuse et sans routes, ils résolurent de s'appuyer constamment sur la flotte, de traverser le Corrientes et de passer le Parana au Paso da Patria. Toutefois un corps d'observation de dix à douze mille hommes formé des troupes qui avaient pris Uruguayana, devait aller se poster à Candellaria.

L'armée principale, réunie à Concordia, ne comptait guère plus de vingt mille hommes. Au mois de septembre elle se développa sur une ligne oblique et commença un large mouvement dont la ville de Corrientes était l'objectif. Il ne s'effectua qu'avec lenteur, retardé, bien moins par les combats des avant-gardes avec les arrières-gardes paraguayennes, que par les difficultés du terrain et du climat. Les Paraguayens, en se retirant, avaient tout ravagé et laissaient les routes couvertes de cadavres d'hommes et de chevaux. Au mois d'octobre, Florès entra à Corrientes et, à

la fin de 1865, tous les Paraguayens avaient repassé le Parana.

Alors une opposition violente contre la continuation de la guerre s'éleva dans la Confédération. Les partisans de la paix dirent que c'était assez que l'ennemi eût été rejeté dans son pays et qu'on ne devait sacrifier ni hommes ni argent pour la future prépondérance du Brésil sur les républiques sud-américaines. Mais le gouvernement de Rio de Janeiro tint bon et déclara qu'il ne déposerait les armes que quand le but de la triple alliance aurait été atteint, et les alliés se préparèrent au passage du fleuve.

La guerre va désormais entrer dans sa seconde période, celle des sièges. La première, celle des invasions étant terminée, je vais essayer de la résumer en peu de mots.

D'une part le Paraguay, concentré, armé, n'attendant qu'une occasion pour s'agrandir; de l'autre, trois Etats rivaux, hostiles les uns aux autres, sans forces militaires. Le président Lopez trouve l'occasion d'intervenir dans leurs querelles; mais, successivement entraîné à des violences contre les deux plus puissants des trois Etats, il provoque la triple alliance. Ses incertitudes, ses premiers revers lui démontrent qu'il sera plus fort dans la défensive que dans l'offensive, et il repasse le Parana.

IV. Les Sièges.

La ville de Corrientes fut naturellement choisie pour servir de base aux opérations qui se préparaient. De grands dépôts de toute nature y furent établis ; on rassembla des bateaux, des *chatas* (c'est le nom que l'on donne à de grands radeaux), tandis que la flotte faisait des reconnaissances qui prouvaient que le lit du Paraguay était hérissé d'estacades, de torpilles, qui devaient en rendre la navigation très-dangereuse. Près du Paso da Patria, les Paraguayens avaient construit le fort d'Itapiru ; c'est cette position que les Alliés résolurent d'aborder de front, espérant pouvoir marcher facilement sur Humaita après l'avoir enlevée. En attendant qu'ils fussent en état d'exécuter leur dessein, ils se gardaient mal, et Lopez les en avertit rudement. Un bataillon de garde nationale de Buenos-Ayres était campé sur le Peguajo. Le 31 janvier, trois mille Paraguayens passent audacieusement le fleuve, surprennent les Argentins, et massacrent les négociants, les avocats, les médecins, soldats par occasion, jusqu'à ce que Hornos, accouru avec ses troupes, vint mettre un terme à cette boucherie.

La grande opération du passage n'eut lieu qu'en avril. Dans les premiers jours du mois, à la suite d'un combat assez vif, les Alliés s'étaient emparés d'une île située en face d'Itapiru, y avaient

construit des batteries et s'en étaient fait un solide point d'appui, et les Paraguayens sacrifièrent inutilement beaucoup de monde pour le leur enlever. Dans la nuit du 15 au 16, le général Osorio, commandant des forces brésiliennes, s'embarqua avec deux divisions et huit bouches à feu à Corrientes. Il remonta le Parana, entra dans le fleuve Paraguay et débarqua de manière à se trouver un peu sur les derrières du fort Itapiru ; les Brésiliens réussirent à se dissimuler dans des terrains marécageux jusqu'au jour.

Le matin, Lopez chercha à réparer la faute qu'il avait commise en ne s'opposant pas immédiatement au débarquement. Il envoya trois ou quatre mille hommes contre les Brésiliens, mais il était trop tard, ces derniers avaient reçu des renforts et étaient près de 11,000 ; l'escadre canonnait Itapiru et protégeait au sud le débarquement des troupes argentines. Alors, pour la première fois, les Alliés reconnurent la position du fort. L'ouvrage même, juste assez grand pour une garnison ordinaire, était situé sur une hauteur se reliant au rivage par des batteries étagées : en arrière se développait un vaste camp retranché.

Osorio, quoique ayant la supériorité du nombre, eut à soutenir un combat extrêmement vif ; ce ne fut que vers midi qu'il parvint à rejeter les Paraguayens sur le fort ; les fuyards n'y entrèrent pas, ils coururent du côté du camp, qui les recueillit, de sorte que les Brésiliens pénétrèrent dans

Itapiru en même temps que les Argentins, venus de l'autre côté. Comme on ignorait les préparatifs de Lopez, on remit l'attaque du camp retranché au 19 ; elle commença par un feu violent d'artillerie ; les Paraguayens n'attendirent pas qu'elle se dessinât davantage, et ils évacuèrent le camp, qui fut occupé aussitôt par les Alliés.

Mitré, encouragé par ce succès, qui l'établissait sur la rive droite du Parana, crut pouvoir arriver rapidement devant Humaïta. Une première reconnaissance du terrain le détrompa bien vite. Une longue croupe couverte de bois qui masquent la vue, se prolonge depuis Itapiru jusqu'à Humaïta ; à l'ouest, sont les marais des bouches du Paraguay ; à l'est, les fondrières de l'Estero Velhação (le marais perfide). C'est sur cette étroite chaussée qu'il allait falloir s'aventurer, et on songea avant tout à former un nouveau dépôt à Itapiru.

Pendant qu'on s'en occupait, le général Florès avait établi le bivouac de son avant-garde dans une position plus commode que sûre, et se gardait mal, selon une habitude dont les Alliés n'ont pas pu se défaire après quatre ans d'expérience. Les Orientaux avaient négligé d'explorer les *trembladeraes* qu'ils avaient autour d'eux ; ce sont des terrains mouvants, sillonnés de sentiers uniformes d'aspect, mais dont la plupart n'ont d'autres issues que des fondrières perfides. Le 2 mai 1866, six mille Paraguayens sortaient comme par

enchantement de la terre, surprenaient les soldats de Florès à l'heure de la sieste et leur enlevaient leurs canons. Les cavaliers de López portaient en croupe des fantassins qui s'élançaient au milieu des batteries des Alliés, bondissaient sur les pièces et, s'y attelant, les emmenaient en courant après en avoir sabré les défenseurs. La déroute était effroyable lorsque Osorio arriva et rétablit les affaires. A leur tour les Alliés poursuivent les soldats de Lopez, mais tout à coup ils se heurtent, non loin de Tuyuti, à d'immenses retranchements dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. C'étaient les lignes de Rojas ; elles avaient un développement de au moins trois kilomètres, étaient hérissées d'artillerie d'un bout à l'autre et barraient entièrement le terrain en dehors duquel il n'y avait que des fondrières et des marécages.

Les Alliés avaient espéré pouvoir, bientôt après le passage du Parana, paraître simultanément devant Humaita avec la flotte et les troupes de terre, emporter la forteresse, où du moins la bloquer solidement, et mettre fin à la guerre par une marche sur la capitale ennemie. Au lieu de cela, ils étaient amenés et arrêtés sur un champ de bataille éloigné de plusieurs milles du rivage ; ils perdaient la puissante coopération de la flotte et se heurtaient à un rempart inexpugnable. Retourner en arrière était impossible, c'eût été provoquer le soulèvement d'Urquiz et des Blancos

de l'Uruguay et s'exposer à un désastre. Les généraux alliés ne trouvèrent rien de mieux que de camper à Tuyuti, en face des lignes de Rojas, et de s'enfermer dans un camp retranché pour assurer leur sécurité.

A partir de cet instant commence une série d surprises, de combats, d'attaques réciproques, de bombardements, qui durèrent depuis le moi de mai jusqu'au mois d'août et dans le détail desquels je n'entrerai pas. Cependant quelques-uns de ces engagements furent très-meurtriers ; dans celui du 24 mai, les Alliés perdirent de quatre à cinq mille hommes. Je vais seulement indiquer leurs tendances et les procédés qu'on appliquait.

Lopez (Lopez, on le sait, restait de sa personne à Humaita, et on l'a peint sous des couleurs qui font peu d'honneur à son courage personnel, mais qui n'atténuent en rien l'indomptable énergie et l'incontestable talent dont il a donné des preuves); Lopez, afin d'écarter de plus en plus les Alliés du fleuve, cherchait à se fortifier et à s'étendre par sa droite, et les Alliés, en vertu d'un motif contraire, portaient leurs efforts à gauche. Les sorties des Paraguayens se reproduisaient souvent deux jours de suite ; elles étaient préparées la nuit, avaient lieu à la pointe du jour avec des effectifs de huit à dix mille hommes des trois armes, et elles ont coûté bien

des fois de mille à quinze cents morts, sans compter les blessés.

Les Brésiliens, dans un des combats que, par un euphémisme qui peint leur amour-propre, ils qualifiaient imperturbablement de reconnaissances lorsque l'issue n'en était pas heureuse, firent une découverte : quelques compagnies ayant escaladé l'épaulement paraguayen, elles virent, derrière la première, une seconde ligne encore plus haute et plus forte ; c'était décourageant.

Quant à la flotte, elle se montrait tout à fait impuissante, elle avait fort à faire pour se garer des torpedos et des boulets incessamment lancés contre elle. L'amiral Tamandaré, dont l'indépendance était complète, répondait, quand les généraux le pressaient d'avancer jusqu'à Humaita, que la navigation était beaucoup trop dangereuse et que, n'ayant encore que cinq navires cuirassés, il n'était pas en état de résister aux batteries armées d'énormes calibres, bordant les rives du fleuve. Cet état de choses n'était pas fait pour entretenir la concorde ; Florès menaçait de partir, le général Osorio laissait éclater colères sur colères et finit par s'en aller. Il fut remplacé par le général Polydoro da Fonseca.

Sur ces entrefaites, le général Porto-Alègre, qui, vous vous en souvenez, avait reçu le commandement d'un corps de réserve établi à Candelaria, arriva à Tuyuti avec 7,000 hommes. Ce

renfort était bien nécessaire, car les fièvres de marais décimaient l'armée. Alors, les généraux brésiliens, renonçant à forcer les lignes de Rojas et à pénétrer directement jusqu'à Humaita, crurent pouvoir parvenir au même but, tant par eau, qu'en filant le long du fleuve et en emportant de vive force Curupaïti, qui devait leur livrer le passage. Au sud d'Humaita, Lopez avait jeté le camp retranché de Brites, couvert par le lac Piriz, des marais et des bois, se reliant à droite à Curupaïti et à gauche aux lignes de Rojas.

Mitré, par suite de rivalités de nationalités et de personnes, était opposé à ce projet ; cependant il fut obligé d'y souscrire et de confier au général Porto-Alègre le commandement d'une expédition. Ce général choisit ses troupes avec soin ; il les composa de ces bataillons rio-grandé-siens qu'il menait avec lui depuis le siège d'Uruguayana et leur adjoignit des volontaires de la patrie. Le 1^{er} septembre 1866, il s'embarqua à Itapirú, avec neuf mille hommes, sur six cuirassés, vingt-trois vapeurs et un grand nombre de transports, et il entra dans le Paraguay par Tres-Bocas. Au bout de trois heures de navigation, les premiers bâtiments, arrivés à hauteur d'un bois qui bordait le rivage, reçurent une grêle de boulets de gros calibre. L'escadre se mit à l'abri derrière l'île de Las Palmas et envoya des canots en reconnaissance. Ceux qui les

montaient découvrirent qu'il y avait un fort dans une clairière, derrière le bois.

Porto-Alègre mit alors à terre, sous la protection du feu des cuirassés, un millier d'hommes, qui s'établirent solidement sur la berge au moyen d'abatis et, surtout, en se construisant des abris en remplissant de sable des sacs dont ils étaient pourvus. Bientôt trois mille hommes furent débarqués ; ils s'étendirent dans le bois, et le feu des navires dut naturellement cesser ; les Paraguayens en profitèrent pour se jeter avec une grande véhémence sur les Brésiliens, mais ils ne purent les forcer à reculer. Quand la nuit vint, les Paraguayens mirent le feu au bois, et un vaste incendie éclaira les eaux du fleuve ; mais le vent changea, la flamme sur laquelle les Paraguayens avaient compté comme auxiliaire se retourna contre eux, tandis que les Brésiliens débarquaient encore trois mille hommes.

Le lendemain, 2 septembre, les troupes de Porto-Alègre, marchant sur des cendres brûlantes et à travers des souches enflammées, s'élançèrent à l'attaque de Curuzu, petite redoute carrée armée de dix-huit pièces ; elle était défendue par une garnison et par des troupes nombreuses qui manœuvraient à l'extérieur sous la protection de son feu. Les Paraguayens avaient, pendant la nuit, reçu des secours du camp de Brites, et ils mettaient en action une immense

artillerie de campagne qui balayait la clairière et la rendait impossible à traverser.

Au plus fort du combat, une explosion se fait entendre : c'est la frégate cuirassée le *Rio-de-Janeiro*, le plus beau navire de la marine brésilienne, ayant coûté sept millions, qui a été frappée par un torpedo et qui coule en quelques minutes. Cette catastrophe remplit un instant les Brésiliens de stupeur ; mais ils reprennent courage, tournent la clairière et enlèvent la redoute, dont l'artillerie de la flotte a démonté les canons. Là l'espace était si étroit, qu'il fallut porter tous les blessés paraguayens dans un bastion. Alors une mine sauta, et le hasard voulut qu'il n'y eût que les vaillants défenseurs qui en souffrissent.

Le reste des troupes de Porto-Alègre s'était lancé à la poursuite des Paraguayens qui se retiraient sur Curupaïti. Le général, ne voulant pas compromettre son succès, ordonna la cessation du combat et rappela son monde. Mais deux compagnies, plus avancées que les autres, n'avaient pas pu ou pas voulu obéir au signal et avaient couru jusqu'au retranchement, qu'elles avaient escaladé pêle-mêle avec l'ennemi. Elles furent détruites ; lorsqu'on l'apprit, il était trop tard pour aller à leur secours. Toutefois, les Brésiliens en conclurent qu'il n'y avait pas d'obstacles entre Curuzu et Curupaïti, et qu'avec un peu d'audace, ils auraient pu se rendre maîtres de cette dernière fortification.

Tout débarquement en face de l'ennemi passe pour une opération difficile ; pourtant voilà le second qui réussit depuis le commencement de la guerre. On s'était attendu à rencontrer les dix ou douze navires dont Lopez disposait encore ; ils n'avaient pas paru, sans doute parce que leur artillerie avait déjà été utilisée pour armer les atterries de terre. D'un autre côté, on ne s'explique pas du tout pourquoi Mitré resta immobile devant les lignes de Rojas, car cela permit à Lopez d'envoyer des secours bien plus considérables à Curuzu.

Porto-Alègre, solidement établi sur la rive gauche du Paraguay, se déclara prêt à attaquer Curupaïti avec le concours de la flotte. Mais Tamandaré, s'appuyant sur les raisons que j'ai déjà indiquées, déclarant d'ailleurs qu'il n'avait pas beaucoup de navires comme le *Rio-de-Janeiro* à perdre, se refusa à tout mouvement en avant, tant que les troupes de terre ne seraient pas assez fortes pour agir seules. D'après ce refus, Porto-Alègre demanda des renforts à Mitré. En attendant, il installa son camp dans une position salubre, mais commit la faute d'ignorer ce qui se passait à une demi-portée de canon de ses avant-postes.

Mitré hésita : il prétendait qu'en dégarnissant Tuyuti, il risquait de provoquer une grande sortie des lignes de Rojas et d'être rejeté jusqu'au Parana, ce qui eût été désastreux. Les généraux

brésiliens, au contraire, voulaient qu'on poursuivît les avantages acquis.

Pendant que ces dissentiments donnaient lieu aux discussions les plus aigres, un parlementaire arriva au quartier général et annonça que Lope demandait une entrevue. Après bien des pourparlers, l'entrevue eut lieu entre le dictateur d'une part, Mitré et Florès de l'autre ; le commandant brésilien avait décliné l'invitation qui lui avait été faite de s'y rendre, en se fondant sur les termes mêmes du traité de triple alliance. L'entrevue fut complètement sans résultat, et la suite permet de croire que Lopez voulait seulement gagner du temps. Mitré, contraint d'employer de nouveau la voie des armes, le fit avec peu de bonheur.

Le 20 septembre 1866, trois semaines après la prise de Curuzu, Mitré ordonna que *toutes* les troupes argentines, de même que les meilleures troupes brésiennes, fussent embarquées pour Curuzu ; arrivées là, elles attaqueraient Curupaïti ; pendant ce temps, Polydoro attaquerait les lignes de Rojas et Florès, à la tête de la cavalerie, chercherait à établir, par terre, une liaison entre Tuyuti et Curuzu. Les diverses dispositions nécessaires furent faites, et, le 21 septembre au soir, dix-sept mille hommes étaient réunis à Curuzu ; mais Porto-Alègre fut aussi blessé que surpris, lorsqu'avec les renforts, il vit arriver le général en chef qui déclara qu'il entendait pren-

dre le commandement en personne. L'attaque devant avoir lieu le lendemain, il s'agissait de reconnaître le terrain. Mitré, au lieu d'y aller lui-même, y envoya un de ses aides de camp, major dans la garde nationale de Buenos-Ayres et notaire de son état. Ledit notaire, qui n'avait jamais vu les remparts de Curupaïti, s'acquitta de son office avec une précipitation peu ordinaire aux gens de loi ; il constata un retranchement, revint en rendre témoignage et dit qu'il n'y avait qu'à poursuivre.

Les pluies n'avaient pas discontinué les jours précédents ; pendant la nuit, elles redoublèrent et transformèrent la plaine en un véritable lac. Le lendemain, de bonne heure, les troupes se formèrent en colonnes d'assaut ; les Argentins, auxquels Mitré voulait réserver les honneurs de la journée, étaient à gauche, appuyés par la flotte. Porto-Alègre devait aborder le centre ; après avoir un peu marché à travers les broussailles, il s'arrêta stupéfait. Devant lui se développait un ouvrage neuf, d'une lieue de long, composé d'un épaulement et d'un fossé de plus de dix pieds de profondeur. Ce travail surprenant avait été fait en treize jours, à l'insu et à la barbe des avant-postes brésiliens, et s'étendait depuis la rive du Paraguay jusqu'au lac Piriz. Mais il n'y avait plus à reculer ; les Alliés, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, marchèrent bravement à l'assaut sur toute la ligne. La flotte les appuyait mollement ; la

perte du *Rio-de-Janeiro* l'avait rendue prudente ; elle tirait avec ses canons à longue portée dans l'espace entre le retranchement et Curupaïti, et l'on entendait les projectiles éclater dans la boue. Comme le retranchement n'était que faiblement garni par de l'artillerie légère et par de l'infanterie, les Alliés réussirent sans trop de peine à l'atteindre et ils virent aussitôt les Paraguayens se retirer.

Les premiers tirailleurs qui se jetèrent dans le fossé et qui escaladèrent le parapet éprouvèrent une nouvelle et désagréable surprise. Tout l'espace entre le retranchement et Curupaïti était couvert d'eau, hérissé d'abatis, percé de trous de loup, et formait un dangereux labyrinthe à travers lequel les petites colonnes paraguayennes battaient en retraite, en suivant des passages connus de quelques officiers seulement. C'était à travers ces fondrières qu'il allait falloir traîner de l'artillerie et s'avancer à découvert sous le canon de Curupaïti ; or, dès que l'infanterie fut montée sur le retranchement, elle fut accueillie par un feu de mitraille d'autant plus meurtrier que les canonniers paraguayens avaient une foule de points de repère.

Les soldats durent redescendre, et quand on eut réussi, au prix des plus grands efforts, à transporter par-dessus le fossé et à mettre tant bien que mal en batterie quelques pièces d'artillerie légère, celles-ci furent rapidement démon-

tées par les boulets de gros calibre des Paraguayens ; la flotte se montrait complètement impuissante, de sorte que vers midi, après avoir subi de grandes pertes, Mitré ordonna la retraite, tandis qu'il entendait les insultes et les cris de triomphe des Paraguayens. Les bataillons de Porto-Alègre, vainqueurs à Curuzu, n'y voulaient pas croire, et ils s'obstinèrent longtemps à chercher un chemin à travers le marais et à s'y faire prendre ou à y périr. On n'avait pas eu de nouvelles de Florès, sa cavalerie s'était perdue dans les boues qui avoisinent le lac Piriz et il avait été obligé de rebrousser chemin ; Polydoro, voyant que la communication ne pouvait s'établir entre lui et le fleuve, n'avait pas voulu ou pas osé attaquer les lignes de Rojas.

Les Alliés avaient donc essuyé un échec complet. Les généraux se renvoyèrent les reproches les uns aux autres ; une altercation violente entre le colonel Emilio Mitré, frère du général en chef, et l'amiral Tamandaré provoqua bientôt le rappel de ce dernier. Florès retourna à Montevideo, où les conspirations qui se tramaient réclamaient impérieusement sa présence. Mitré retourna à Tuyuti avec la plus grande partie des troupes, laissant Porto-Alègre avec le reste à Curuzu. Encore Porto-Alègre ne put-il tenir longtemps à cause des miasmes pestilentiels du pays et d'une crue subite du fleuve ; les Alliés se trouvaient dans une situation pire que celle où ils

étaient un mois auparavant ; Lopez recommençait ses sorties de Rojas, les maladies décimaient l'armée et le choléra allait bientôt apparaître. Les soldats de Lopez, au contraire, tenaient le fusil d'une main et la pioche de l'autre ; ils donnaient à leurs lignes, doubles ou triples souvent, un développement qui n'atteignit pas moins de trente kilomètres, et réunirent tous leurs ouvrages par une immense enceinte continue ; certaines parties étaient en palissades avec embrasures et très-favorables aux batteries volantes. De plus, le dictateur, admettant le cas d'une retraite forcée par le Gran Chaco, fit entamer, sur la rive droite du Paraguay, une route militaire qui n'eut pas moins de quatre-vingt-dix kilomètres de développement et qui exigea la construction de six grands ponts, dont un sur le Rio Vermejo.

A Buenos-Ayres, à Montevideo, ces revers et ces dissensions excitaient la plus grande joie parmi les ennemis de la triple alliance, et des symptômes menaçants se montraient au centre des populations de la Plata. A Rio de Janeiro, on était profondément mécontent d'une défaite qui était la première depuis le commencement de cette laborieuse campagne, mais on était loin de perdre courage. On savait par quels moyens Lopez maintenait l'obéissance absolue à ses ordres : Estigarribia déclaré traître après la capitulation d'Uruguayana ; Meza le commandant de la marine paraguayenne au Riachuelo jeté en prison ; Roblès

jeté en prison et bientôt fusillé après la retraite du Corrientes ; le bataillon vaincu à Curuzu décimé et tous les officiers fusillés. On voyait à tort ou à raison dans l'immobilité de Lopez au moment de la retraite des Alliés devant Curupaïti, un premier signe de faiblesse. Le gouvernement impérial agit avec vigueur ; il donna ordre de mobiliser dix mille hommes de gardes nationales et pressa les travaux des arsenaux. Faisant droit aux réclamations qu'avait soulevées l'indépendance de Tamandaré, il subordonna la flotte au commandant des forces brésiliennes, nomma le maréchal marquis de Caxias au commandement supérieur des armées actives de terre et de mer et le contre-amiral Ignacio à celui de la flotte.

Les mesures politiques ne furent pas négligées. Toutes les petites républiques de l'Amérique du Sud prenaient ouvertement parti pour le Paraguay ; le texte du traité d'alliance, qui avait été rendu public par suite d'une indiscretion, les avait beaucoup irritées, et elles craignaient que le Brésil, quand il en aurait fini avec Lopez, ne s'avisât aussi de vouloir mettre un terme aux guerres civiles dans lesquelles elles se complaisaient. Elles accusaient le Brésil de vouloir s'emparer du Paraguay et du monopole de la navigation du Parana comme il avait déjà celui de l'Amazone, et elles faisaient protestations sur protestations. Le Brésil répondit en proclamant la liberté absolue de la navigation de l'Amazone et en con-

cluant, l'année suivante, avec la Bolivie un traité qui assurait dans l'avenir à cet Etat, la libre navigation du Paraguay et du Parana.

Le maréchal Caxias arriva au camp de Tuyuti au milieu de décembre 1866, et il se mit sous les ordres de Mitré. Il dut paraître bien dur au maréchal, commandant une armée de plus de 30,000 hommes et une flotte, de se soumettre, lui, vieux guerrier, qui n'avait connu que la victoire, à un général de brigade qui venait d'être battu. Et ce n'est pas l'un des traits les moins caractéristiques de cette guerre, qui abonde en particularités curieuses, de voir que cette situation des deux chefs ait pu se maintenir. Il est vrai que Mitré montrait beaucoup de tact dans ses relations, et qu'il ne voulut jamais du grade de général de division, sentant que sa dignité de président de la Confédération était son seul titre au commandement. Enfin le maréchal avait reçu du gouvernement brésilien, qui voulait à tout prix maintenir de bonnes relations avec les deux républiques alliées, les instructions les plus précises pour y contribuer. En effet, si au point de vue des secours matériels, l'alliance était peu utile et même onéreuse au Brésil, elle assurait au moins les derrières de son armée et son grand prestige politique.

Caxias, quoique militaire éprouvé et l'un des héros de la guerre du Brésil contre Rosas, était déjà entré dans un âge de la vie où, chez beau-

coup d'hommes, la vigueur de l'intelligence et du caractère commence à se perdre avec celle du corps, et bien des gens doutaient qu'on trouvât en lui l'initiative et l'énergie qu'exigeaient les circonstances critiques dans lesquelles il arrivait. Son début sembla justifier ces appréhensions, car dès qu'il fut à Tuyuti, il réclama des renforts ; Ignacio, de son côté, demanda de nouveaux cuirassés, déclarant qu'avec ceux qu'il avait, il était impossible de forcer la passe devant Humaïta. Sans l'appui parallèle de la flotte, qui s'approvisionnait et la soutenait, l'armée devait renoncer à marcher en avant, et des officiers anglais et américains qui avaient personnellement examiné les défenses d'Humaïta déclaraient que la passe devant cette place était infranchissable. Cette opinion n'était certes pas désintéressée. Un grand nombre de transports avaient été nolisés pour le service des approvisionnements, et, parmi eux, un bon nombre faisaient effrontément la contrebande, même celle de guerre, pour le compte des Paraguayens. Un des premiers soins de Caxias fut d'organiser une surveillance sévère pour tenir en respect ces impudents fraudeurs ; puis il chercha à se rendre un compte bien exact de la position militaire. Il ne se passait pas de jours sans qu'on n'échangeât quelques coups de canon, sans que des escarmouches d'avant-postes ne fissent crépiter la fusillade ; mais, au commencement de 1867, rien ne décelait encore

une reprise sérieuse des hostilités, quoiqu'un nouveau corps s'assemblât à Candellaria sous le commandement du général Osorio, pour remplacer celui de Porto-Alègre.

Sur ces entrefaites, Mitré apprit les rébellions qui avaient éclaté au cœur de la Confédération à Mendoza, à San Juan, à la Rioja, rébellions soutenues par des bandes chiliennes et boliviennes. Il fit aussitôt partir Paunero avec trois mille hommes et bientôt après, comme le danger augmentait, il se rendit lui-même à Buenos-Ayres, laissant le commandement intérimaire au maréchal Caxias.

Caxias eut alors sous ses ordres : la flotte composée de cinquante navires de guerre dont dix cuirassés, montée par près de quatre mille officiers, matelots et soldats, et vingt-neuf mille Brésiliens, trois mille Argentins et soixante Orientaux. Ces chiffres sont caractéristiques.

V. Humaïta.

Si en ce moment, où Humaïta reste toujours le principal objectif, on examine la carte, les yeux se tournent naturellement, du côté du Gran Chaco, et on est tenté de croire que les colonnes alliées auraient pu filer le long de la rive droite du Paraguay, repasser le fleuve et tourner Humaïta par le nord, car une opération analogue fut faite plus tard. Mais admettez que l'armée,

à force de patience et d'audace, fût parvenue à vaincre les difficultés du sol marécageux et coupé du Grand Chaco, à repasser le fleuve en amont, dans de faibles embarcations transportées par terre, que serait-elle devenue dans le nord ? Comme la flotte en bois pouvait, encore bien moins que la flotte cuirassée, passer devant Humaita, les troupes qui se seraient portées en face de l'embouchure du Rio Vermejo, par exemple, eussent été bien vite coupées de leurs communications.

Remonter la rive gauche barrée par Curupaïti était impossible ; les lignes de Rojas avaient surabondamment prouvé qu'elles étaient infranchissables ; percer par Candellaria et Itapua jusqu'à l'Assomption, à travers un pays de montagnes, sans routes et sans moyens de transports, présentait des difficultés presque insurmontables et privait de la coopération indispensable de la flotte ; il ne restait plus qu'une chance, c'était de déborder les lignes de Rojas au sud-est par les marais du bas Njembucu ou Estero Velhação, de chercher à se relier au Paraguay par le nord et d'isoler la forteresse d'Humaita de l'Assomption, d'où elle tirait ses renforts et ses vivres.

Il est bien singulier que jusqu'à ce moment on fût resté dans une ignorance complète de la topographie de cette région marécageuse. Mais il est probable que sa reconnaissance présentait des difficultés telles qu'on n'avait pas pu les sur-

monter et, dans tous les cas, qu'on n'avait pas pu acquérir la certitude de trouver au delà une position tenable. Vous savez combien les reconnaissances ont été difficiles en Algérie où, la plupart du temps, on n'avait de notions sur le pays qu'on allait parcourir que par des espions. Au Paraguay, jamais un prisonnier, un déserteur n'a voulu trahir son maître et n'a donné un renseignement auquel on pût se fier.

Caxias fit venir à Tuyuti deux aérostats captifs construits par les frères Green. Pendant huit jours, des officiers se tinrent élevés dans les airs, souvent exposés aux projectiles de l'ennemi, et ils finirent par établir que le passage était possible en faisant un détour de neuf lieues. D'après cela, Caxias dressa son plan. Toutefois il ne put le mettre de suite à exécution ; le choléra faisait d'affreux ravages, aussi bien dans le camp des Alliés qu'à Humaita.

Ce qui se passa à cette époque à Corrientes donnera une idée de la situation du pays que les Alliés avaient derrière eux et où ils étaient obligés de concentrer leurs magasins et leurs hôpitaux. Les gauchos demi-sauvages de la province prétendant que c'étaient l'existence des hôpitaux et la grande accumulation d'hommes qu'il y avait sur les bords du Parana qui enfantaient le choléra, se précipitèrent la lance au poing sur les hôpitaux de la ville, déterminés à massacrer les malades. Il fallut les repousser par la force.

Au mois de juin, le général Osorio arriva avec sept mille hommes, et toutes les dispositions furent prises pour l'exécution du grand mouvement tournant qui commença le 22 juillet.

Porto-Alègre resta à Tuyuti avec neuf mille hommes; Osorio marcha à l'avant-garde avec six mille hommes, parmi lesquels il y avait beaucoup de cavaliers; Caxias suivit avec le reste des troupes, c'est-à-dire douze ou quinze mille hommes. La marche fut très-pénible; plusieurs fois les soldats eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Dès qu'elle commença, les Paraguayens sortirent de leurs lignes et se mirent à harceler les Alliés; toutefois ceux-ci n'eurent à soutenir, à cause du marais qui protégeait leur gauche, aucun combat sérieux avant d'arriver sur les bords du Rio Hondo, par San Solana et Tuyucué, où ils s'établirent.

En résumé, cette opération, qui présentait beaucoup de difficultés matérielles et de dangers, réussit parfaitement; dès le soir, des partis de cavalerie coururent au delà du Rio Hondo couper le fil télégraphique qui reliait Humaita à l'Assomption. L'effet moral produit était très-grand: on avait conquis du terrain, on était enfin devant Humaita, mais il fallait s'y maintenir. Ce n'était pas chose aisée, car dans cette guerre, chaque fois que l'on avait surmonté une difficulté, il en surgissait une autre. Le pays aux alentours était complètement ravagé, chaque *rancho* (ferme)

était démoli ou brûlé ; pas la moindre ressource. Il allait falloir faire venir chaque jour les approvisionnements par un détour de neuf lieues ; viennent des pluies subites, les eaux monteraient, rendraient tout transport impossible et condamneraient les troupes à une affreuse détresse.

Des reconnaissances, exécutées dès le lendemain, ne tardèrent pas à démontrer la possibilité d'ouvrir une route directe jusqu'à Tuyuti, à l'ouest du marais, mais en passant tout contre les lignes de Rojas. L'entreprise fut aussitôt tentée ; à Tuyuti, on abattit une courtine ; des troupes et des pionniers, partant des points extrêmes, marchèrent au-devant les uns des autres et exécutèrent la route à travers mille obstacles et mille dangers.

A peine cela était-il terminé, que le président Mitré, qui avait réussi à rétablir l'ordre dans la Confédération, grâce à l'énergie et à l'habileté de Paunero, arriva à Tuyucué, comme pour recueillir le fruit de ce que Caxias avait fait, reprit le commandement, et ordonna un nouveau mais très-inutile bombardement de Curupaïti par la flotte.

La flotte était dans une position singulière. En opérant son mouvement sur Tuyucué, l'armée brésilienne s'attendait à être soutenue dans sa marche par les cuirassés ; il n'en avait rien été ; le mécontentement perçait de toutes parts. Enfin, le 14 août, une proclamation un peu ampoulée de Caxias annonça à l'armée que la flotte blindée

passerait devant Curupaïti. Le 15, l'amiral Ignacio hissa le pavillon de départ sur le *Brazil*, et les cuirassés, au nombre de neuf, se mirent en mouvement sur une seule file. Des sacs de sable protégeaient les bordages contre le choc des boulets ennemis ; afin de diminuer encore les risques d'avaries, l'amiral avait donné ordre à ses navires de longer au plus près la berge assez élevée de Curupaïti, sachant que les embrasures et les barbettes du fort n'avaient pas une inclinaison suffisante et qu'alors les projectiles passeraient au-dessus de ses navires peu élevés sur l'eau.

Pourtant, pendant les quarante minutes que les vaisseaux mirèrent à franchir le défilé, ils ne reçurent pas moins de deux cent soixante-trois boulets tirés à demi-portée. Presque tous les bâtiments furent gravement avariés, et on ne put songer à les lancer dans la passe d'Humaita, autrement dangereuse que celles de Curupaïti ; ils n'étaient même plus en état de revenir en arrière, ils étaient bloqués, coupés de la flotte en bois. Lopez, sans perdre de temps, avait élevé du côté de Curuzu de nouvelles et formidables batteries. On eut beau crier victoire à Rio de Janeiro et nommer Ignacio comte d'Inhanima, les Brésiliens furent forcés, pour porter des munitions et des vivres aux cuirassés, d'établir, au prix de peines inouïes, d'abord une route, puis un petit chemin de fer entre Tres-Bocas et Curupaïti et de consacrer deux mille hommes à sa

protection. Les transports étaient hors de prix ; la location d'une charrette sur cette route coûtait jusqu'à quatre-vingts piastres, la tonne de charbon revenait à dix-huit cents francs ! La maraude recommençait de plus belle, et malgré la masse de vivres accumulés à prix d'or à Corrientes, où un poulet se payait jusqu'à vingt-cinq francs, la plus grande préoccupation de Caxias était de posséder une avance de cinq ou six jours de vivres.

Le bombardement continu, du côté de la flotte ou du côté des lignes, faisait beaucoup plus de bruit que de mal, et les Paraguayens l'ont appelé un *amusement*. Ceci m'amène à dire un mot, en passant, de l'artillerie des Alliés. Organisée et rassemblée avec une extrême précipitation, on y trouvait une déplorable variété. Il y avait surtout des modèles français, le canon-obusier de douze, des canons La Hitte, puis des canons Withworth et quelques modèles prussiens.

A partir du moment où les Alliés étaient arrivés à Tuyucué, la lutte avait commencé à prendre un autre caractère. Lopez voyait le cercle se former et se resserrer autour de lui, et il semble qu'il ait songé déjà à envoyer dans le nord les troupes qui n'étaient pas indispensables à la défense des grands camps retranchés d'Humaita, surtout sa cavalerie, qui était en très-mauvais état. Il en résulta différents combats sans grandes conséquences.

Les Alliés, de leur côté, cherchaient à atteindre et à occuper la rive du fleuve, afin d'achever l'investissement, en se reliant à la flotte dès qu'elle pourrait passer. Au mois d'octobre, ils réussirent à s'emparer d'El Pilar, qui était le grand dépôt d'approvisionnement des Paraguayens. Ils firent aussitôt venir par terre, à grand renfort de bras, de petites canonnières qu'ils établirent en surveillance sur le Paraguay.

A l'occupation d'El Pilar succédèrent celle de Tayi et l'établissement de batteries de rivage qui coupèrent le chemin aux bateaux paraguayens venant de l'Assomption. C'étaient-là de véritables succès ; ils provoquèrent de nouveaux efforts de Lopez qui employait la tactique suivante. Il embarquait des troupes de nuit sur des vapeurs et sur des *chatas* qu'il transformait en batteries flottantes ; les soldats débarquaient, se retranchaient rapidement et attendaient la pointe du jour pour attaquer les Alliés moins vigilants qu'eux. Malgré cela les Paraguayens réussirent rarement ; ils perdirent même plusieurs des navires qui leur restaient ; mais ils devaient prendre une revanche ailleurs.

Le général Porto-Alègre jouissait à Tuyuti d'une tranquillité relative qui paraît lui avoir inspiré une imprudente confiance. Ses troupes étaient éparpillées, les unes aux convois, le autres du côté du lac Piriz, et la brèche par laquelle passait la route de Tuyucué avait été

élargie outre mesure. Dans la redoute centrale, agrandie de manière à pouvoir servir de réduit et où se trouvaient le quartier général, les ambulances, les magasins, il n'y avait qu'un bataillon de garde. Le 3 novembre 1867, c'est-à-dire le lendemain du combat de Tayi, un détachement considérable fut donné comme escorte à un convoi partant pour Tuyucué; les avant-postes furent confiés à la légion paraguayenne et aux milices du Corrientes et de l'Entre Rios; Lopez paraît avoir été parfaitement informé de ces diverses circonstances.

Dans la nuit du 3 au 4, neufmille Paraguayens sortent des lignes de Rojas, se jettent sur les bataillons de garde à Tuyuti, les désarment et font irruption dans le camp des Alliés; la cavalerie s'élance par la brèche en colonne par pelotons, et court jusqu'au chemin du Paso da Patria afin de barrer la route aux fuyards. L'infanterie paraguayenne passe par les armes tout ce qui ne réussit pas à se réfugier dans la redoute centrale, pille les cantines et incendie les baraques; il en résulte une panique et un désordre indescriptibles. La redoute même, à la première alarme, se ferme à ceux qui cherchent s'y réfugier, et ouvre le feu. Enfin les troupes du Piriz accourent; deux mille hommes et huit canons parviennent à se concentrer autour de Porto-Alègre et tiennent ferme jusqu'à ce que des secours arrivent de Tuyucué.

Alors les Paraguayens battent en retraite ; ils avaient subi de grandes pertes et échoué dans leur dessein de rejeter Porto-Alègre sur le Parana, ce qui eût mis Caxias dans une situation désastreuse ; mais les Alliés, de leur côté, avaient perdu au moins quatre mille hommes, tant tués que blessés ou prisonniers, et l'effet moral produit dans toute la Plata fut tel qu'on crut un instant que l'alliance allait être dissoute.

L'exemple que je viens de citer montre le rôle de la cavalerie dans toutes ces affaires ; les Paraguayens l'ont toujours employée bien plus habilement que les Brésiliens. Ceux-ci la faisaient très-souvent combattre à pied, ainsi que cela arriva plus tard à l'assaut du fort Timbo, afin de suppléer à la faiblesse numérique de leur infanterie ; elle leur servait tout au plus à des *raids* au nord du Rio Hondo.

J'ai prononcé le nom de cette légion paraguayenne formée au début de la guerre en vertu du traité. Comme c'est à sa trahison ou à sa négligence qu'on a attribué la surprise du camp de Tuyuti, je dois en dire quelques mots. La Confédération l'avait prise à son service ; elle avait été composée des exilés que Francia et les deux Lopez avaient chassés du Paraguay, mais, surchargée de drapeaux et de musique, elle atteignait à peine la force d'une compagnie. Quoiqu'elle ne rendit aucun service, les Alliés la ménageaient beaucoup, parce qu'ils y voyaient un noyau

d'hommes qui les aideraient à établir un ordre de choses nouveau après la chute de Lopez. Afin de l'empêcher de se réduire tout à fait à rien, ils y incorporaient les déserteurs qu'ils paraissaient mériter quelque confiance; mais il est prouvé que non-seulement aucun n'en méritait, qu'aucun ne trahissait les intérêts de son maître, mais encore que sous le masque de la désertion, ils lui rendaient les meilleurs services.

Après la capitulation d'Uruguayana, Florès avait proposé l'incorporation des prisonniers, à l'exemple de ce que pratiquait Frédéric II, parce qu'il ne savait pas trop comment il recruterait son petit contingent que vous avez vu réduit soixante hommes. Et même, cela donna lieu plus tard aux réclamations les plus vives de la part de Lopez. Le Brésil, lui, ne voulut jamais consentir à admettre des étrangers dans son armée, et il s'en tint aux engagements volontaires. Je sais bien qu'on a dit qu'il allait chercher ses recrues parmi les nègres, et le chargé d'affaires du président Lopez à Paris a publié il n'y a pas longtemps dans les journaux, une dépêche qui portait à quatorze mille, au mois de décembre 1869, le nombre des noirs incorporés dans l'armée brésilienne; mais vous savez que, dans les pays où il existe des noirs, ils entrent toujours en forte proportion dans les armées. La guerre de la Sécession aux Etats-Unis en fournit la preuve. Je n'entends pas soutenir par là que les procédés de recrutement

aient toujours été bien justes et bien légaux, et je crois, comme on l'a dit, qu'il y avait un grand nombre de volontaires *codo con codo*, c'est-à-dire coude à coude, ou amenés les mains attachées derrière le dos.

Bientôt après la surprise du camp de Tuyuti, de nouveaux troubles éclatèrent dans l'Uruguay et dans la Confédération. A Montevideo le général Florès fut assassiné. Le général Battle lui succéda et put gouverner assez tranquillement, grâce à l'indignation causée par le meurtre de son prédécesseur. Dans la Confédération, Urquiza, au moyen de ses immenses richesses, tenait une véritable armée de gauchos sur pied, et s'il n'eût pas été si vieux, s'il n'eût pas convoité la succession du président Mitré, dont le mandat allait expirer en octobre 1868, peut-être eût-il pris les armes. L'Etat de Cordova, en face de l'Entre Rios s'était mis en pleine insurrection et demandait la dissolution de l'alliance, de sorte qu'au mois de janvier 1868, Mitré fut obligé de quitter une seconde fois l'armée, en emmenant encore des troupes avec lui. Il laissa le commandement au maréchal Caxias qui devait l'inaugurer par un nouveau succès. M. Sarmiento ayant été élu président de la Confédération à la fin de 1868 et n'ayant pas voulu, parce qu'il n'était pas militaire, se mettre à la tête de l'armée, le maréchal ne quitta plus le commandement qu'à l'Assomption.

Pour ne pas interrompre mon récit, j'ai laissé

de côté les événements, d'ailleurs sans importance, du Matto Grosso. Les Paraguayens occupaient et rançonnaient toujours cette province, mais sur un espace de plus en plus restreint, car Lopez en retirait peu à peu les soldats dont il avait besoin devant Humaïta. Les habitants, auxquels le Gouvernement n'était guère en état de venir en aide, s'étaient armés, avaient construit des bateaux, et, commandés par quelques officiers, soutenaient sur les fleuves une guérilla qui ne laissa bientôt plus que Nova Coïmbra aux mains des Paraguayens, qui furent définitivement chassés en 1869.

Voici, Messieurs, un dessin assez exact de la position d'Humaïta, bien qu'il ne donne pas le détail des fortifications et des batteries. A Rojas, à Curupaïti, à Humaïta, les retranchements étaient en terre, les parapets n'atteignaient guère plus de deux mètres de hauteur, et ils étaient précédés de fossés de trois à quatre mètres de largeur sur autant de profondeur, avec une escarpe et une contrescarpe à talus très-raides. Les tracés, très-irréguliers, permettaient de défendre les fossés par des caponnières. Je ne vous affirme pas la rigoureuse exactitude de ces détails, je ne vous les donne qu'à titre de renseignements. Indépendamment de la défense par les immenses ouvrages que vous connaissez, la place n'était abordable que par le sud-est. Au sud, des marais ; à l'ouest, le fleuve et la passe ; au nord, le fort

Timbo ; à l'est, le fort Establicimiento. Sur tous les points faibles , une immense quantité d'abatis, de palissades et de trous de loup ; enfin , trois cents pièces d'artillerie au moins sur les remparts.

La passe, au dire de tous les marins étrangers auxquels il avait été donné de l'examiner, était infranchissable ; le chenal était barré par des torpedos, des pilotis et des estacades ; une chaîne, ou plutôt un faisceau de six énormes chaînes, soutenues par des radeaux, était tendue en travers du fleuve au moyen de treuils gigantesques. La batterie *la Chaîne* la défendait. A côté étaient des batteries étagées et la batterie de *Londres* entièrement casematée ; d'autres batteries étaient sur la rive droite, en face était le fort Timbo, de sorte que le feu de cent quatre-vingt-six pièces de canon du plus fort calibre convergeait sur le coude que forme le Paraguay.

Le 13 février, trois moniteurs, armés chacun d'un canon de 70 placé dans une tour mobile, arrivèrent à Tres-Bocas ; ils aidèrent les navires en bois à passer devant Curuzu, rejoignirent les autres cuirassés et se placèrent derrière des îles. Les blindages de tribord furent renforcés, les équipages furent composés d'hommes choisis, et l'amiral se tint prêt pour le 19, afin de profiter de la hauteur des eaux à cette époque. On devait employer à la grande opération du passage trois navires cuirassés, remorquant trois moniteurs.

Le 19, à quatre heures du matin, les six bâtiments doublèrent la pointe ouest de la forteresse; puis, avançant toujours, ils tirèrent sur les radeaux qui soutenaient la chaîne. Dès que celle-ci commença à s'enfoncer, ils forcèrent de vapeur; aussitôt le feu roulant des cent quatre-vingt-six pièces convergea sur eux et deux d'entre eux furent très-maltraités. Pourtant grâce à la hauteur des eaux, ils réussirent à franchir la chaîne.

Le monitor *Alagoas* avait eu son amarre coupée; il ne vit pas ou ne voulut pas voir, au milieu du bruit et de la fumée, les signaux que lui faisait son remorqueur pour qu'il retournât en arrière et il continua bravement son chemin. Comme il n'avancait qu'avec une extrême lenteur à cause de la faiblesse de sa machine et de la forme de sa coque, il fut bientôt distancé. Aussitôt trente bateaux chargés d'hommes et de soldats sortent d'Humaita et l'assaillent; l'*Alagoas*, véritablement blotti dans sa cuirassé, résiste à leurs efforts et parvient à rejoindre les cuirassés, qui canonnaient en passant le fort Timbo et arrivaient à midi à Tayi, aux acclamations de l'armée de terre. Celle-ci n'était pas restée inactive. Le général Argollo canonnait la partie sud d'Humaita; des canonnières amenées par terre avaient été lancées sur le lac Piriz et appuyaient les Argentins; au sud-est le général Osorio faisait une démonstration vigoureuse, et le maréchal Caxias, en personne, enlevait suc-

cessivement, mais au prix de grands sacrifices, les forts Establicimiento et Timbo.

Après ce fait d'armes véritablement remarquable, les trois cuirassés qui, sur les six étaient en état de naviguer encore, remontèrent jusqu'à l'Assomption. Sur leur route, ils trouvèrent les villes riveraines désertes ; la population se retirait déjà dans l'intérieur. Arrivés devant l'Assomption, ils y jetèrent des bombes : alors le ministre de Lopez, Vergès, que le dictateur fit fusiller plus tard, demanda grâce pour la capitale sans défense ; le feu cessa. Le commandant brésilien n'avait que quelques compagnies de débarquement, il ne pouvait songer à occuper l'Assomption à cette grande distance de l'armée ; aussi revint-il, satisfait d'une courte apparition au cœur du pays ennemi.

Lopez méditait déjà une revanche.

Les eaux puissantes du Paraguay détachent souvent des terres basses qu'elles traversent des masses de grandes herbes, des branches qui s'agglomèrent et forment de véritables îles flottantes. Lopez fit accoupler deux à deux quarante-huit bateaux, les remplit de soldats et les fit couvrir de branchages. Il en résulta une masse verdâtre ressemblant assez bien à une de ces îles voyageuses que les marins brésiliens étaient accoutumés à voir passer à côté d'eux. Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars 1868, les Paraguayens, observant un profond silence, s'abandonnèrent au

courant. Huit bateaux, quatre en aval, quatre en amont, devaient surprendre chaque cuirassé, massacrer son équipage et tourner contre les autres navires l'artillerie de celui où l'attaque aurait réussi. A l'aube, ils arrivèrent en vue de la flotte ; un canot de garde, placé à une centaine de mètres en avant du *Lima*, les aperçut et conçut des soupçons ; il se hâta de fuir en donnant l'alarme ; aussitôt les Paraguayens rejettent les branches, coupent les liens qui retenaient les bateaux, font force de rames et escaladent les bordages du *Lima* ; une partie de l'équipage est surpris et tué, mais bientôt les écoutes se referment, les assaillants trouvent partout un mur de fer, tandis que la mousqueterie des navires voisins les foudroie et que bientôt l'artillerie, qui tonne de toute part, coule leurs bateaux.

Des embarcations sont mises à l'eau pour prendre les Paraguayens qui s'enfuient à la nage ou se noient ; mais alors commence un nouveau combat, parce que les soldats de Lopez aiment mieux se faire tuer que de se rendre. Le lendemain encore on repêcha plus de cent cadavres. La surprise avait échoué, mais le danger couru par les Brésiliens, le fanatisme des Paraguayens avaient vivement impressionné les Alliés. L'acharnement des Paraguayens fait involontairement songer à l'histoire, peut-être peu véridique, du grec Cynégire à Marathon ; vous savez que le guerrier, s'étant cramponné de la main

droite à un navire des Perses, s'y cramponna de la main gauche quand on lui eut coupé l'autre, et que, sa main gauche, ayant été séparée du bras, il s'attacha au bordage du vaisseau avec les dents.

La surprise des cuirassés fut la dernière défense active d'Humaita ; cependant au mois de juin une surprise analogue fut tentée, mais sans aucun succès, contre les cuirassés établis devant Tayi. Curupaïti et les lignes de Rojas, prises à dos, furent successivement occupés ; une forte batterie fut établie dans la langue de terre, en face d'Humaita, non sans combat, car Lopez avait fait construire un nouveau fort en face de Timbo, pour compenser la perte de ce dernier, puis il était parti pour aller organiser une nouvelle défense au nord du Tcbicuari.

Les conditions dans lesquelles se trouvaient les Alliés étaient véritablement singulières : leurs succès ne leur servaient pas plus que les revers ne nuisaient à Lopez ; il leur était impossible d'avancer sans être maîtres d'Humaita, car la flotte en bois les reliait seule à leur base d'opérations, et tant qu'Humaita resterait debout, la flotte ne pouvait passer. Or, ces retards donnaient au dictateur le temps de concentrer de nouvelles forces et de créer peut-être, au nord, un nouvel Humaita.

C'est à cette époque qu'on essaya pour la première fois, ce qui est bien fait pour surprendre,

des approches régulières. La pelle et la pioche, dont les Paraguayens avaient fait un si grand usage et que dans la suite ils employèrent encore avec succès, avaient cependant servi aussi aux Alliés : ils s'étaient retranchés à Tuyuti, à Tuyucué, à Tayi. Il faut donc chercher les motifs de ce fait anormal ailleurs que dans le caractère alternativement ardent et indolent des Sud-Américains, qui préfèrent les assauts téméraires au travail pénible et lent, mais sûr, du pionnier. Il faut tenir compte de la nature marécageuse du terrain, du profil abordable des épaulements en terre, de la vigueur des sorties et du climat pluvieux qui eût empêché les tranchées d'être tenables, peut-être aussi de la configuration du sol.

Caxias, qui savait de source certaine que les Paraguayens évacuaient progressivement Humaita, voulait attendre avec patience et épargner le sang de ses soldats. Les vivres commençaient à devenir rares dans la place, la garnison vivait de poisson et de viande séchée que lui apportaient de nuit des nageurs et de petites embarcations. Osorio ne pouvait maîtriser son impatience ; il assurait que le moment d'entrer de vive force était venu, et, sur ses instances, Caxias finit par lui permettre d'essayer. Il essaya le 15 juillet, fut accueilli par un feu meurtrier, et quand il demanda du secours, Caxias lui fit répondre que le but de la reconnaissance, qui était de savoir si les Paraguayens étaient encore en force, étant

atteint, il devait se retirer. Osorio, furieux, fut bien obligé d'obéir.

Enfin, le 25 juillet au matin, on remarqua qu'il régnait un grand silence dans la forteresse et que les avant-postes n'étaient pas à leur place habituelle. Caxias fit prendre les armes ; tandis que les bataillons brésiliens attendaient des ordres, les Argentins, établis à gauche, avaient franchi les fossés, trouvé Humaità vide et planté leur drapeau. Cela dut être bien pénible au général Osorio qui brûlait de venger son échec.

Les Alliés soupçonnant la place d'être minée, ne s'y aventurèrent que pas à pas ; ils purent voir encore les derniers Paraguayens traverser le fleuve et se réfugier dans le bois en face de la *Chaîne*. Ils leur barrèrent aussitôt le passage en jetant quatorze bataillons dans le Gran Chaco. En même temps, des cuirassés entraient dans le Rio-Vermejo pour intercepter un secours que Lopez n'était du reste pas tenté d'envoyer. Les Paraguayens étaient environ quatre mille ; on leur proposa de se rendre, ils répondirent par des coups de fusil ; on les écrasa de bombes, ils ne bougèrent pas ; alors on les prit par la famine. Le 6 août 1868, ils se rendirent à discrétion. Ils n'étaient plus que douze cent trente, dont la moitié de femmes et d'enfants ; quinze cents s'étaient sauvés de nuit à la nage, mille avaient été tués par les projectiles. A Humaità, on trouva plus de deux cents canons encloués, sans

compter ceux qui avaient été jetés dans le Paraguay.

La flotte entière se réunit à l'île d'Azara ; désormais la voie était libre ; Caxias se prépara à marcher en avant. Il chargea deux mille Argentins, conformément aux termes du traité, de raser la forteresse et ordonna de porter sur son emplacement, qui devait servir de nouvelle base d'opérations, tous les grands dépôts qui avaient été jusque-là à Corrientes, où la turbulence des Correntins empêchait qu'ils ne fussent en parfaite sûreté.

Au point de vue purement militaire, il est possible de blâmer la démolition d'Humaïta avant la fin de la guerre, mais les raisons politiques ont été prépondérantes. Le Brésil tenait essentiellement au maintien de la triple alliance, dont il observait scrupuleusement les clauses, et, laisser Humaïta debout, s'y établir militairement, eût exposé l'empire à des reproches d'ambition qui lui eussent occasionné des embarras auxquels il voulait se soustraire. Avec la chute d'Humaïta se termine la seconde période de la guerre ; je vais la résumer en quelques mots :

Lopez a renoncé à l'offensive et a repassé le Parana. Le Brésil, malgré les clameurs des partis, est décidé à poursuivre Lopez dans le Paraguay, car il n'a pas encore obtenu satisfaction de ses injures ; les Alliés franchissent le fleuve, s'établissent à Itapiru et viennent se heurter aux lignes

de Rojas qui les écartent de la flotte ; ils espèrent les tourner par la gauche, s'emparent de Curuzu ; mais la malheureuse affaire de Curupaïti leur fait perdre les fruits de ce débarquement heureux ; les troubles de l'Argentine forcent Mitré à s'éloigner et à laisser le champ libre à un officier lent, mais véritablement habile, Caxias. Le nouveau général en chef traverse les marais, fait forcer la passe d'Humaita par la flotte et achève l'investissement ; bientôt la forteresse tombe d'elle-même, mais les lenteurs de Caxias ont donné à Lopez le temps de préparer une résistance nouvelle.

La guerre a d'abord été une guerre de marches, puis elle est devenue une guerre de sièges ; elle va se transformer en guerre de positions et dégénérer en guérilla.

VI. — L'Invasion.

Pour arriver à l'Assomption, objectif définitif où tout le monde croyait que la guerre se terminerait, Caxias avait le choix entre deux lignes d'invasion ; l'une par Villa-Rica, l'autre le long du fleuve. La première eût eu l'incontestable avantage de tourner l'ennemi, mais elle traversait un pays mal connu, sans routes, rendait les communications en arrière précaires, et les moyens de transport manquaient complètement. La seconde donnait l'appui de la flotte, mais elle obligeait à enlever de vive force toutes les posi-

tions que Lopez choisirait et fortifierait à l'avance. Cependant ce fut pour cette dernière que se décidèrent les Alliés. Quant à tourner les positions par le Gran Chaco, c'était une entreprise d'une telle difficulté matérielle que le général en chef ne s'y arrêta pas.

L'armée, campée à El Pilar, était épuisée par ses derniers combats et amoindrie ; il lui fallut un mois pour se refaire. Caxias, pensant que Lopez, après les pertes énormes qu'il avait éprouvées, ne serait pas en état d'opposer une résistance bien sérieuse, préférait l'attaquer avec des troupes reposées, afin de ne s'exposer à aucun échec et d'en finir plus sûrement et plus vite.

Il ne se mit en marche qu'à la fin du mois d'août 1868 et arriva au Tébicuari, rivière profonde et navigable sur presque toute la longueur de son cours. Partout devant lui, les Paraguayens avaient fait le vide ; il apprenait que sur un ordre du dictateur la population de l'Assomption émigrerait dans les montagnes, au milieu des déserts et des forêts d'Yerba. Les fuyards, les prisonniers échappés, les femmes des soldats, les enfants au-dessus de dix ans, s'étaient réunis autour de Lopez, qui disposait ainsi d'environ treize mille combattants et avait établi derrière le Tebicuari, en moins de deux mois, un camp retranché analogue aux lignes de Rojas.

Ce fut aussi à ce moment qu'on entendit parler pour la première fois d'une légion d'ama-

zones, nouvelle qui fit grande sensation, à laquelle on a donné une couleur un peu trop poétique, mais qui avait un fond de vérité. Le manque d'hommes était devenu si grand que Lopez avait constitué un bataillon entier avec des femmes; elles étaient armées et souhaitaient ardemment de combattre un ennemi détesté à côté de leurs maris, de leurs frères et de leurs fils; mais, en réalité, elles ne furent jamais employées qu'aux travaux de terrassements et constituaient, en dehors de cela, une véritable troupe d'administration.

Malgré les préparatifs faits au Tebicuari, Lopez ne paraît pas avoir eu l'intention de défendre sérieusement cette position, qui pouvait être tournée par la flotte, et il l'abandonna après deux jours de combats. On pensait qu'il se réfugierait dans la montagne, et on a beaucoup blâmé le maréchal Caxias de ne pas avoir envoyé des vaisseaux s'emparer aussitôt de l'Assomption. On disait qu'une fois les Alliés maîtres du siège du gouvernement, la guérilla que Lopez pouvait encore soutenir serait de peu d'importance. On se trompait.

Un affligeant spectacle s'offrit aux regards des Alliés lorsqu'ils eurent franchi le Tebicuari. Lopez, prenant pour prétexte une conspiration dont la réalité n'est pas encore bien avérée, avait fait mettre à la torture et passer par les armes une foule de fonctionnaires, d'officiers, de Para-

guayens, d'étrangers, de soldats et de prisonniers. Il n'avait épargné ni ses amis, ni ses plus fidèles serviteurs. Son propre frère, le ministre Vergès, l'Uruguayen Carréras et bien d'autres, avaient été fusillés ou tués à coups de lance, et leurs cadavres gisaient encore à terre.

Ces cruautés et le soin que Lopez prenait de sa sûreté personnelle, car il ne s'est jamais montré sur un champ de bataille, rendent bien plus surprenante encore l'abnégation avec laquelle les Paraguayens obéissaient à ses ordres et la fidélité qu'ils lui témoignaient. Il faut croire qu'indépendamment de leur longue habitude d'une obéissance passive, ils ne voyaient qu'une chose leur pays envahi par l'étranger, sans examiner les motifs de l'invasion, et qu'ils considéraient Lopez comme le seul homme en état de lasser la patience des Alliés. Quels que soient les motifs de leur conduite héroïque, elle n'en n'est pas moins digne d'admiration.

Lopez, au lieu de se jeter à l'est, comme on l'avait pensé, s'était solidement établi sur les Lomas (collines) Valentinas, appuyées comme vous le voyez, à Villeta et Angostura. La position était très-forte ; elle était couverte par des marais, entourée de bois, bordée par la petite rivière Pikysyry ou Canabé ; des épaulements, des palissades, des abatis la hérissaient de tous côtés. Angostura, fort situé à un coude rétréci du Paraguay, était presque aussi bien garni qu'Humaita. En

arrière, Villeta empêchait la position d'être tournée.

Le 23 septembre, eut lieu un premier combat pour la possession d'une écluse, peu fructueux pour les Alliés ; le 1^{er} octobre 1868, ils échouèrent dans une soi-disant reconnaissance à laquelle ils employèrent vingt mille hommes, mais les cuirassés réussirent à forcer la passe et allèrent se poster devant Saint-Antoine. Alors Caxias, pour éviter ce qui s'était produit devant Humaïta, résolut de tourner les positions par le Gran Chaco. Le général Argollo passa le Paraguay à Palmas avec deux mille hommes, et, en vingt jours, construisit, en y employant tout l'art des constructeurs modernes, à travers les rivières, les lacs, les forêts vierges, une route militaire jusqu'en face de Saint-Antoine. Lopez ne disposait pas de forces suffisantes pour s'opposer à ce cheminement menaçant et les navires qui lui restaient avaient cherché un refuge dans les lacs et les affluents bordés de forêts vierges de la rive gauche du Paraguay où on ne réussit jamais à les atteindre. Aussitôt que la route fut terminée, huit mille hommes commandés par da Silva la suivirent, repassèrent le Paraguay au nord et s'établirent sur les derrières de l'ennemi.

Caxias y alla bientôt lui-même, mais aux difficultés de sa position militaire venaient s'en ajouter d'autres ; la plupart des puissances étrangères entendaient maintenir leurs relations avec

Lopez, malgré le blocus, et force fut au maréchal de les laisser faire.

Le 6 décembre, les Alliés attaquèrent le pont d'Itaroro, et après un combat où ils éprouvèrent de grandes pertes, s'en rendirent maîtres et parvinrent à se poster entre Villeta et Angostura. En même temps Gelly y Obès attaquait les lignes du Pykysry. Le 11 décembre, après un combat des plus sanglants, qui eut lieu surtout dans la gorge de Baldovina et pendant lequel les Paraguayens mirent encore en ligne une immense artillerie de campagne, Villeta fut emportée ; les Alliés prirent vingt-trois canons. Lopez se retira sur les Lomas Valentinas. On espérait que là on en aurait facilement raison. Mais depuis quinze jours, la pluie tombait avec une telle abondance, que les opérations furent encore retardées et l'armée resta toujours coupée en deux par les lignes du Pikysry.

Le 21, un double assaut eut lieu. Menna Barreto, au moyen de deux fausses attaques habilement faites sur les lignes, parvint à en forcer le centre, et rejeta une partie des Paraguayens sur Angostura, l'autre sur les Lomas Valentinas. Au nord, Caxias gravissait les collines avec toute sa cavalerie et trouvait là un nouveau et immense camp retranché dont les épaulements, élevés en huit jours, étaient fermés à l'est par une forêt impénétrable et armés encore de quarante-deux pièces de canon.

Une cinquantaine de pièces prises avant Humaita, deux cents ou deux cent cinquante à Humaita, une dizaine au Tebicuari, vingt-trois à Villeta, une centaine en batterie à Angostura et sur les Lomas, une cinquantaine que l'on devait prendre plus tard, au total de quatre à cinq cents pièces de canon vous montrent de quelle formidable artillerie disposait le dictateur.

Le 27 décembre, le camp retranché était forcé, Lopez s'enfuyait avec une quinzaine de cavaliers seulement et le 30, Angostura capitulait. L'officier qui y commandait était un ingénieur anglais, M. Thompson, qui a écrit une remarquable histoire de la guerre.

On répéta pour la centième fois que la guerre était finie ; il n'en était rien : la guerilla, la guerre du couteau, tradition ineffaçable du sang espagnol, commençait ; on allait avoir encore à livrer de nouvelles batailles, et un problème d'une solution presque impossible allait se dresser : l'organisation politique.

VII. — L'Assomption.

Les Alliés pensaient que Lopez allait s'enfuir en Bolivie et ils espéraient qu'un gouvernement installé dans la capitale du pays rallierait promptement autour de lui la nation débarrassée de son tyran. Le 1^{er} janvier 1869, les Alliés entrèrent à l'Assomption et il est fâcheux qu'on

ait à leur reprocher d'avoir laissé piller cette ville par les premiers détachements qui y entrèrent.

Un triumvirat provisoire fut organisé tant bien que mal au moyen des éléments fournis par la légion paraguayenne et on attendit, mais en vain. On ne trouvait autour de soi que des femmes, de tout jeunes enfants et des vieillards; tout ce qui était valide, les fuyards, les prisonniers qui s'échappaient rejoignaient Lopez et devaient bientôt lui reconstituer une dizaine de mille hommes.

Les troupes étaient découragées. Les généraux Caxias, Osorio, Argollo étaient blessés et malades; ils quittèrent l'armée, dont un simple général de brigade, M. de Souza, prit le commandement en attendant l'arrivée du comte d'Eu. Je ferai observer à cette occasion que, dans les armées américaines, l'emploi est distinct du grade, et que souvent un colonel titulaire commande une division provisoire.

Les choses traînèrent donc en longueur, et même l'inaction des Alliés fut telle, qu'elle enhardit plus d'une fois les Paraguayens à des coups de main. L'un d'eux est caractéristique au point de vue de l'emploi des chemins de fer.

Un détachement brésilien était occupé à rétablir un pont du chemin de fer de l'Assomption à Villa-Rica. Tout à coup un train arriva de ce côté à toute vapeur; il était composé de trucs portant des canons qui commencèrent par tirer à mitraille sur les Brésiliens, et des fantassins

qui sautèrent à terre, en ouvrant un feu meurtrier sur les travailleurs avant que ceux-ci eussent pu courir à leurs armes. Le coup fait, les Paraguayens disparurent aussi rapidement qu'ils étaient venus.

Une autre fois, ce fut le tour de la marine. On avait appris que des vapeurs paraguayens avaient remonté le Manduvira jusqu'à un lac intérieur où ils s'étaient réfugiés. Sans aucune reconnaissance préalable, sans aucune donnée certaine sur la position des fugitifs, les bâtimens brésiliens s'engagèrent dans les méandres de la rivière ; puis, voulant virer de bord, ils trouvèrent que les Paraguayens avaient obstrué le chenal en arrière ; et ce ne fut qu'à des hasards heureux qu'ils durent leur salut.

Le comte d'Eu arriva à la fin d'avril ; mais ce ne fut qu'à la fin de juillet qu'il se crut en état de prendre une offensive vigoureuse. Lopez, selon son habitude, avait retranché les points où il entendait résister. Il avait rassemblé son monde à Oscurra ; l'ancien camp de Cerro-Léon contenait d'immenses ressources ; la fonderie de Péribébuy pouvait fondre encore des canons ; l'avoir des habitants, tous les ornemens enlevés des églises garnissaient la caisse du dictateur qui, par dessus tout, avait conservé son indomptable énergie.

Le chemin de fer de l'Assomption à Villa-Rica devait servir aux Brésiliens de base d'opérations

dans le pays où ils allaient entrer et qu'il est bon de connaître. De la chaîne centrale qui traverse le Paraguay dans sa longueur, se détache, à l'ouest, un vaste rameau composé de collines généralement peu élevées. A Paraguari, le rameau s'épanouit en trois séries de hauteurs : la première court vers les bords du Rio Manduvira, la seconde longe le chemin de fer au nord et la dernière se relie aux Lomas-Valentinas et atteint l'Assomption. Les corps se mirent successivement en mouvement les uns derrière les autres, à la fin de juillet, et Menna Barreto atteignit Paraguari. Il s'engagea alors dans la montagne, tandis que les corps qui suivaient faisaient un à-gauche pour marcher parallèlement à lui vers le nord. Les cols de Sapucay et de Valenzuela furent successivement franchis après quelques escarmouches, et bientôt le comte d'Eu, se rabattant à l'ouest, arriva devant Peribebuy, dont Lopez avait fait sa dernière capitale.

La bourgade de Peribebuy, composée de maisons couvertes en paille et s'étendant sur la pente d'un vaste monticule, était enceinte d'un retranchement et défendue par deux mille hommes ; mais les hauteurs qui la dominaient rendaient sa position militaire fort mauvaise. L'assaut, préparé par des batteries de brèche, eut lieu le 12 août ; il ne dura qu'un quart d'heure ; après l'infanterie, la cavalerie passa par-dessus les parapets bouleversés, enveloppa les fuyards

qui jetaient leurs armes et sabra ceux qui voulaient vendre chèrement leur vie. Pendant l'assaut, des femmes armées de lances et de bâtons, quelques-unes traînant des enfants en bas âge, jetaient sur les assaillants du sable et des pierres; beaucoup d'enfants de huit à dix ans gisaient morts à côté de leurs armes. Peu après, l'arsenal de Caacupé fut détruit; il constituait une curieuse preuve des ressources qu'avait encore le dictateur. D'énormes outils à forer et à rayer les canons, des machines de la force de vingt chevaux, enfin tout le matériel d'un établissement de guerre fonctionnait incessamment et était en état de fournir trois canons par semaine.

Lopez battait en retraite avec ses troupes vers Caragatay. Le comte d'Eu se lança à sa poursuite, et acheva la défaite des Paraguayens dans deux grands combats; Lopez n'ayant plus que des débris s'enfuit vers St-Stanislas au milieu des forêts vierges et des Indiens; c'est là qu'on allait encore le traquer.

On considérait la guerre comme finie; le gouvernement provisoire était à l'œuvre, œuvre ingrate, car il fallait organiser le vide. Les troupes brésiliennes furent en partie rappelées et le comte d'Eu lui-même retourna bientôt à Rio de Janeiro.

VIII — Observations générales.

Je vais essayer maintenant, Messieurs, de faire un examen rapide de ce qu'a été cette guerre, au point de vue de la tactique et de la stratégie; mais auparavant, permettez-moi un mot sur les moyens de destruction employés contre la flotte, et sur l'armement de l'infanterie. Les brûlots n'ont fait presque aucun mal; les terribles torpilles répandues par milliers dans les eaux du fleuve ont rempli une seule fois leur office, à Curuzu; les énormes boulets n'ont guère fait que fausser des cuirasses de navire, l'un a brisé l'hélice du *Columbo* devant Curupaïti, un a pénétré dans la tourelle du *Tamandaré* au Paso da Patria, un troisième a encore pénétré dans la tourelle du *Tamandaré* devant Curupaïti, et c'est tout: c'est bien peu. En second lieu, on sait que les Alliés avaient des fusils rayés à percussion, et vers la fin seulement des armes perfectionnées, tandis que les Paraguayens avaient des fusils à pierre. Que serait-il arrivé si les deux armées belligérantes avaient eu des fusils se chargeant par la culasse? Les cartouches de ces armes exigent, pour être fabriquées, un outillage spécial et compliqué; il est donc probable que les Paraguayens auraient vu des armes perfectionnées devenir inutiles entre leurs mains dès que les arsenaux de Lopez auraient été désorganisés et que la guerilla fût devenue fort difficile faute de munitions. Cette re-

marque s'applique aussi bien à la guerilla qu'on voudrait provoquer en Europe dans des révoltes urbaines qu'à celle des populations dont l'organisation militaire ne peut fonctionner régulièrement.

Pendant la première période, Lopez, qui eût voulu très-probablement s'emparer de l'Uruguay, s'est montré très-médiocre stratège. Ses coups, portés sans ensemble, sans direction précise et calculée, sans rapidité, n'ont abouti qu'à sceller la triple alliance et à aguerrir les Alliés. Il n'a pas osé marcher hardiment, avec de grandes forces, jusque dans l'Entre-Rios et l'Uruguay; il a éparpillé ses troupes au lieu de les concentrer. Mais quand, rentré dans son pays, il a défendu des positions, il a été admirable dans ses conceptions. Sa tactique a été méditée, elle a été mise en pratique par des généraux et des soldats qui l'ont bien comprise et qui ont été aussi audacieux que solides; elle a consisté à éloigner, toujours, les Alliés de leurs bases d'opérations, à chercher à les en couper et à leur infliger, soit par les armes, soit par l'insalubrité du climat, un échec qui les ruinât à jamais. Lopez, dans sa tactique comme dans sa stratégie, mais avec un succès différent, affectionnait les mouvements doubles ou successifs à bref délai : après les violences de l'Assomption, l'invasion du Matto-Grosso et presque aussitôt celle du Corrientes; le combat du Riachuelo a eu lieu en même temps que l'entrée

dans le Rio-Grande ; la marche sur Uruguayana a été double ; à Rojas les sorties se succédaient souvent deux jours de suite ; le lendemain du retour offensif à Tayi, la surprise du camp de Tuyuti ; cela explique pourquoi un succès des Alliés a été si souvent compensé par un revers. En revanche Lopez n'a presque jamais su profiter de ses avantages : après Curupaïti, après Tuyuti, il est resté immobile. Pendant toute la campagne il n'a fait que des sorties, vigoureuses, bien menées il est vrai, mais, avec le temps il devait succomber comme tous ceux qui défendent des fortifications sans opérer stratégiquement au dehors ; l'histoire des grands sièges modernes est là pour le prouver. Ses lignes étaient merveilleusement bien entendues, toutes étaient liées à de grands camps retranchés, à des forts servant de points d'appui sur les flancs ou en arrière ; elles étaient doubles ou triples, la section la plus forte étant toujours en arrière et faisant une résistance acharnée lorsque déjà l'ennemi avait pris sans trop de peine les premiers ouvrages : après Itapiru, Rojas ; après Curuzu, Curupaïti ; de même encore dans le détail de chaque section de ligne : les fossés multiples de Curupaïti, les trois fossés de Timbo, etc. Il est bien remarquable aussi que les travaux de terre, les fortifications, les batteries avec épaulements aient été employés dans tous les combats, sans exception : au Riachuelo, au Yatahi, au Tebicuari, à Os-

curra, Péribébuy, etc., sans parler des merveilleux ouvrages construits autour d'Humaïta et d'Angostura. Ces défenses ont toujours été habilement tracées, rapidement élevées, parce que Lopez connaissait le terrain, disposait d'une immense artillerie, de toutes les ressources de l'art moderne. L'emploi des troupes a été soumis par Lopez à des règles à peu près invariables. Comme le roi du jeu d'échecs, il reste au centre, sans s'exposer, car c'est de sa vie que dépend la victoire finale; il est complètement renseigné et fidèlement servi par ses émissaires et ses espions au camp de Concordia, au camp de Tuyuti; il prépare ses sorties et ses surprises de nuit, les fait exécuter un peu avant le jour, débouche rapidement par de véritables labyrinthes; sa cavalerie, quoique généralement plus mal montée avec les chevaux du pays que celle des Alliés, est employée avec intelligence pour les mouvements tournants; à Bella-Vista, à Tuyuti, sur le Rio Hondo. Enfin, quand les forces commencent à manquer à Lopez, il maintient son autorité par la terreur, remplit sa caisse par des extorsions et par le pillage des églises; il se procure des armes par ses arsenaux encore intacts au cœur du pays, ou bien par la contrebande; il fait des soldats, avec des fuyards, des prisonniers, des enfants, des femmes, des Indiens, les fanatise tous, les enflamme pour la guerilla.

Si maintenant on tourne le regard du côté des

Alliés, on voit d'abord une armée en enfantement, puis des corps qui se dessinent, grossissent, acquièrent peu à peu la supériorité numérique et sont vivifiés par une flotte puissante. La règle de conduite des Alliés, à défaut de plan stratégique hardi ou savant, a été aussi un fond d'obstination qu'on ne saurait nier, le parti pris de ne jamais faire un pas en avant sans être bien assurés de ne pas avoir à reculer plus tard ; ils se sont constitués à Concordia, à Corrientes, à Itapiru ; ils n'ont voulu occuper l'Assomption, ni après Humaïta, ni après le Tebicuari, ni après le combat de Baldovina. Les Brésiliens ont toujours senti que le maintien inébranlable de l'alliance leur apportait pour le présent et pour l'avenir une grande force morale ; ils ont subordonné Caxias à Mitré, mis le général oriental de Castro, qui n'avait pas cent soldats, à côté de Caxias, proclamé la liberté des fleuves, composé le gouvernement de l'Assomption de nationaux paraguayens. Comme on peut dire que l'effectif qu'il est possible d'entretenir à l'étranger est en raison inverse du carré des distances, le Brésil, dont la population est de six millions d'âmes disséminées sur une immense surface, a fait les mêmes efforts pendant cinq ans, en entretenant trente mille hommes à cinq cents lieues de la capitale, qu'une nation de quarante millions d'âmes qui eût entretenu deux cent mille soldats à la même distance et pendant le même temps. Les Alliés se sont montrés d'une

incapacité parfaite dans les travaux d'attaque du génie et de l'artillerie, dans les reconnaissances, dans l'art de se garder, d'utiliser la cavalerie qu'ils faisaient parfois combattre à pied, comme à Timbo, impuissants dans les attaques de front, et lents, toujours lents. En revanche, ils ont été constamment braves, ils ont su réussir dans les opérations auxquelles la flotte a franchement co-opéré : à Itapiru, à Curuzu ; dans presque tous les mouvements tournants : la traversée de l'Estero Velhação, celle du Gran Chaco ; ils ont, eux aussi, persisté à une distance énorme de leur pays, au milieu des discordes politiques, sous un climat meurtrier, après les revers, à poursuivre la victoire. Donc, chez eux il faut reconnaître de grandes et de fortes qualités.

Je ne crois pas que Lopez prenne jamais dans l'histoire un rang à côté d'Abd-el-Kader, de Schamyl ou d'autres chefs qui ont combattu pour l'indépendance à la tête de leur peuple ; mais en se rappelant ces noms, on s'explique plus aisément combien la lutte disproportionnée d'un petit Etat contre un grand a pu durer si longtemps. Tandis que les héros de l'Algérie et du Caucase s'étaient incarnés dans leurs peuples, qui voulaient la guerre, Lopez avait incarné son peuple en lui et avait su rendre la guerre nationale ; là ont été son habileté et sa force. Entre son petit peuple et la coalition, la lutte était bien moins inégale qu'entre les Arabes et la France, qu'entre les habitants

du Caucase et la Russie. Elle a eu un autre caractère, parce que, au lieu du fanatisme religieux, il y avait le fanatisme politique ; parce que Lopez pourvu de toutes les ressources de l'art moderne, a combattu, sinon à nombre égal, du moins à armes égales, et qu'il a donné prise à ses adversaires, au lieu de se rendre insaisissable comme l'ont fait la plupart du temps les populations que je viens de citer. Il est hors de doute que des généraux plus habiles que ceux des Alliés eussent plus rapidement triomphé des obstacles ; mais il est hors de doute aussi que la guerre, terminée en apparence, se fût rallumée plus tard. De continuelles revendications d'indépendance auraient affirmé la ténacité du sang indien jusqu'à son entière destruction.

APPENDICE.

Peu de jours après que cette conférence eut été faite au Dépôt de la guerre, les journaux annonçaient la mort de Lopez ; il semble que le récit de la fin assez misérable d'un homme qui a tant fait parler de lui, trouve tout naturellement sa place ici.

« Voici, du reste, les faits qui complètent et rectifient ce qui avait été dit jusqu'à ce jour sur cet événement. Ils nous arrivent de source authentique, ce matin même, par le packet la *Gironde* des Messageries impériales.

Chargé par le comte d'Eu de poursuivre Lopez sans relâche, le général brésilien Camara avait divisé sa colonne par détachements, et il n'avait sous la main, quand il atteignit, le 1^{er} mars, le fugitif, sur la rive gauche de l'Aquidaban, — un des affluents du fleuve Paraguay, que deux escadrons et une trentaine de fantassins.

Après avoir évacué Panadero, le dictateur avait été tenté de gagner la Bolivie ; mais si les lois de cette république lui assuraient un refuge, le souvenir des riches négociants boliviens qu'il avait dépouillés de leurs biens sans cause à l'As-

somption et qu'il avait fait mettre à mort sans procès lui faisait craindre, d'autre part, d'être déchiré par le peuple : renonçant donc à ce projet, il essaya de se rabattre vers Conception, pour surprendre cette ville par un coup de main et s'y réorganiser militairement.

Le campement de Lopez était appuyé à un bois à l'extrémité d'un étroit et long défilé. Ses forces étaient d'environ 400 hommes. Il y avait là beaucoup de femmes, entre autres M^{me} Lynch et ses quatre enfants.

Deux officiers brésiliens, le colonel Silva Tavares et le major Oliveira, s'engagèrent résolument dans le défilé. Cette audace réussit. Les Paraguayens, surpris, ne songèrent qu'à fuir. Lopez et le ministre Caminos avaient seuls des chevaux ; le général Resquin était monté sur une mule. Le dictateur s'élança vers la forêt, et il se serait échappé, peut-être, si le terrain vaseux n'avait fait obstacle à sa marche, et ne l'eût contraint, malgré des efforts frénétiques, d'aller au pas.

Tandis que le ministre Caminos tombait percé d'une balle, et que le général Resquin criait, en jetant son épée, qu'il se rendait, don Solano Lopez s'efforçait vainement de franchir la berge fangeuse et escarpée d'un ruisseau.

Le général Camara l'avait suivi ; il avait ordonné qu'on respectât sa vie et qu'on se bornât à le désarmer ; mais comme un caporal de Rio

Grande, le nommé Chico Diablo, l'allait saisir, Lopez l'ajusta à bout portant de son revolver : Chico Diablo le frappa alors d'un coup de lance. Lopez tomba blessé dans la vase du ruisseau ; il se releva, tomba de nouveau, et expira noyé dans la boue.

On vérifia l'identité du cadavre, qui fut transporté, au moyen d'un brancard improvisé, sur l'emplacement du camp paraguayen. Une fosse fut ouverte ; on l'y plaça et une grande croix de bois fut mise par-dessus.

Un journal rapporte que la vieille mère de Lopez, en voyant ramener le corps, se jeta sur lui en sanglottant, mais qu'une de ses sœurs, dona Rafaela, dit indignée : « Madame, ne pleurez pas ce monstre qui ne fut ni fils ni frère ! »

M^{me} Lynch, qui s'enfuyait dans sa voiture sous l'escorte de son fils aîné Sancho, fut arrêtée par l'officier brésilien Cipriano. Ayant refusé de se rendre et blessé l'officier par trahison, le fils périt comme le père, d'un coup de lance et par la main d'un soldat.

M^{me} Lynch fut conduite auprès du général brésilien. Le brigadier Jose Antonio Correa de Camara n'est point ce qu'on appelle dans le pays un *gaucho lanceador*, mais un fils de famille, un homme de race. Il garda de toute insulte la célèbre aventurière que Paris a connue et qui est restée si tristement fidèle aux crimes et à l'amour de Lopez, défendit qu'on s'emparât des

grandes valeurs qu'elle portait sur elle en joyaux, et la fit protéger par une garde brésilienne.

Ainsi a fini misérablement ce dictateur, qui traitait, il y a cinq ans, de puissance à puissance avec l'Europe, et qui menaçait le Sud-Amérique de son ambition et de ses armes.

Moniteur universel du 3 mai 1870.





APR 5 1917

